

**CIHM  
Microfiche  
Series  
(Monographs)**

**ICMH  
Collection de  
microfiches  
(monographies)**



**Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques**

**© 1994**

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
				✓							

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

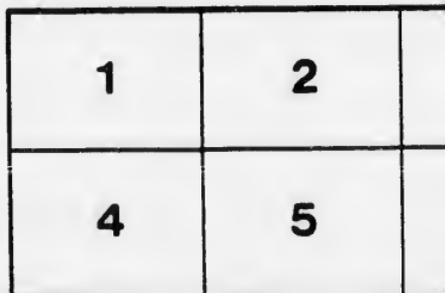
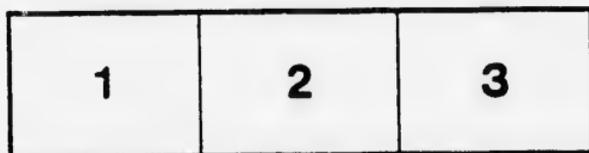
Séminaire de Sherbrooke,  
Bibliothèque.

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol  $\rightarrow$  (meaning "CONTINUED"), or the symbol  $\nabla$  (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exem  
généro

Les im  
plus g  
de la n  
confor  
filmag

Les ex  
papier  
par le  
derniè  
d'impr  
plat, s  
origin  
premiè  
d'impr  
la dern  
empre

Un de  
derniè  
cas: le  
symbo

Les ca  
filmés  
Lorsq  
repro  
de l'a  
et de  
d'ima  
illustr

d thanks

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Séminaire de Sherbrooke,  
Bibliothèque.

quality  
gibility  
the

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

e filmed  
g on  
impres-  
. All  
g on the  
pres-  
printed

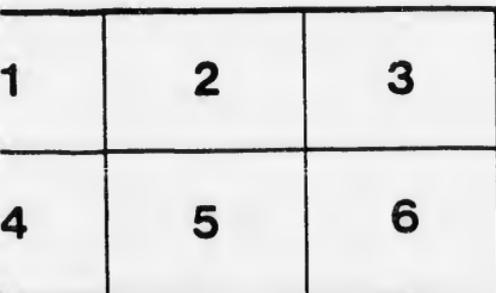
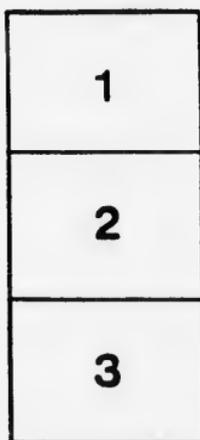
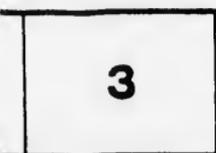
Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

che  
CON-  
ND"),

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole → signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

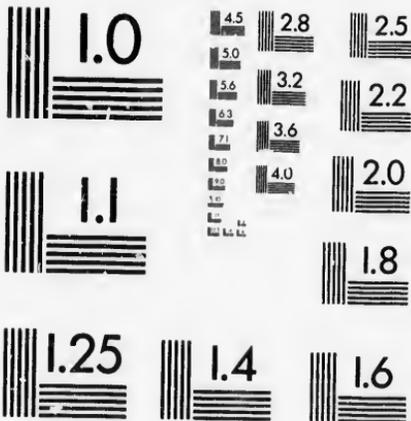
at  
e to be  
hed  
left to  
as  
te the

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.



# MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street  
Rochester, New York 14609 USA  
(716) 482 - 0300 - Phone  
(716) 288 - 5989 - Fax

PO

AN

G. C.

LE  
**PORTEFEUILLE ROUGE**

DRAME EN CINQ ACTES

PAR

**MM. N. FOURNIER ET MEYER**

Arrangé pour les cercles de jeunes gens

PAR

**J. G. W. MCGOWN**



**MONTRÉAL**

**G. O. Beauchemin & Fils, LIBR.-IMPRIMEURS**  
256 et 258, rue Saint-Paul.

DISTRIBUTION DE LA PIECE.

MAURICE. *Barmer*  
LE COMTE DE KERVEGUEN, amiral.  
HENRI, son fils.  
MONSIEUR DE FOLBERT.  
DUROMÉ, banquier.  
MARCEL, neveu de Faustin.  
FAUSTIN, serviteur de Duromé.  
JACQUES, " "  
BOUQUIN, marin.  
LE PÈRE LAJOIE, marin.  
DANIEL, marin.  
GARNIER, chirurgien de marine.  
VESTRIS, danseur.  
CHASSÉ, chanteur.  
Un majordome.  
Un mousse.  
Marins, invités, domestiques, un singe.

L'ACTION SE PASSE EN 1770.

*Dans les  
Bibliothèque  
Niemo  
militaire*

PC

i pet  
dro

Fa

JACC  
)  
(t.)  
FAUS  
t su  
st?  
ACQ  
là  
FAUS  
ble

DE LA PIÈCE.

LE

# PORTEFEUILLE ROUGE

VEGUEN, amiral.

BERT.

Faustin.

de Duromé.

marin.

en de marine.

## ACTE 1ER (Prologue).

LA NUIT DU 15 FÉVRIER

Un petit salon élégamment meublé, style Louis XV : à droite une porte conduisant à la salle à manger, au fond, porte d'entrée pour le dehors, à gauche, une fenêtre ouvrant sur un balcon.

### SCÈNE I.

FAUSTIN, JACQUES.

*Faustin est étendu sur un sofa et ronfle.*

estiques, un singe. JACQUES (venant de gauche et regardant à l'aus-  
). — Par saint Eloi ! le voilà qui ronfle ! (Appet-  
t.) Faustin !... (Le secouant.) Hé !... Faustin !  
FAUSTIN (se réveillant brusquement et se met-  
t sur son séant). — Hein ! quoi ? qu'est-ce que  
st ?

PASSE EN 1770.

JACQUES. — Je te demande un peu ce que tu  
là ?

FAUSTIN. — Moi ?... je... je nettoiais les  
bles.

JACQUES. — En te couchant dessus, comme l'ordinaire, fainéant !

FAUSTIN. — Jacques, tes expressions sont dures à digérer.

JACQUES. — Sois tranquille, va !... M. Duromé notre maître, t'en fera avaler bien d'autres.

FAUSTIN. — C'te farce ! M. Duromé ne viendra pas de sitôt, puisqu'il est en voyage.

JACQUES. — C'est ce qui te trompe ; il est à Paris depuis deux jours, et il va venir ce soir souper à Passy.

FAUSTIN (*changeant de position et s'asseyant sur le sofa*). — Hein ! ici ?

JACQUES. — Ici, dans sa petite maison.

FAUSTIN. — Qu'est-ce qui t'a dit ça ?

JACQUES. — Joseph, son valet de chambre, est là avec des paniers pleins de provisions pour un souper complet, pour la société ordinaire, quoi !... des gens de finance, comme lui, des hommes de qualité... Enfin, tout ça sera ici dans une heure ou deux.

FAUSTIN (*se levant brusquement*). — Nom de dieu ! comme disait mon amiral, il n'y a plus de temps de rire... Allons, veux-tu bien te remouvoir un peu, que diable... Va à la cuisine mets le couvert, vite, dépêchons, paresseux !

JACQUES. — J'aime bien ça, par exemple. Mais le couvert est prêt et le souper aussi.

FAUSTIN. — Tu m'assures que rien ne manquera et qu'on peut s'en reposer sur toi ?

JACQUES. — Eh oui !

FAUSTIN. — Suffit ; alors, je m'en repose. Va te remettre sur le sofa. On entend parler dehors.)

JACQUES. — Qui vient là ?... (*La porte s'ouvre*)

FAUSTIN (*se levant*). — Tiens ! c'est Marthe mon filleul.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MARCEL.

MARCEL. — Le v'la !... Bonjour, parrain !...

FAUSTIN. — Ah ça ! quel vent saugrenu t'amène ici, mon garçon ?

MARCEL. — Je vas vous expliquer la chose... V'là cinq ans, vous savez, que je suis à la charge de feu mon oncle ! mais, tout à coup, feu mon oncle est décédé, afin que vous le sachiez... Comprenez-vous ?

FAUSTIN. — Oui, je comprends que le défunt n'est pas vivant, imbécile !...

MARCEL. — Oui, l'imbécile !... A preuve qu'il ne m'a pas laissé un sou ! les mauvaises pratiques l'ont ruiné !... Alors il y a des gens qui m'ont dit : "Puisque te v'là sur le pavé, mon garçon, faut tirer parti de ton éducation."

FAUSTIN. — Ton éducation ?... Qu'est-ce que tu sais donc ?

MARCEL. — Je sais grimper aux mâts de cocagne.

FAUSTIN. — Eh bien ?

MARCEL. — Eh bien, ils m'ont dit : "Fais-toi mousse, c'est un état tout trouvé."

FAUSTIN. — Pas si bête !... Et tu t'es engagé ?..

MARCEL. — Sur un beau bâtiment qui va partir de Brest pour l'île Bourbon... il n'attend plus que moi... J'ai voulu vous dire adieu... mais v'là-t-il pas qu'en route il m'est venu une autre idée ?

FAUSTIN. — Bah ! Laquelle ?

MARCEL. — J'aimerais mieux, si ça vous était égal, rester ici, à votre charge.

FAUSTIN. — Eh bien, en v'là une... charge !

MARCEL. C'est que j'ai peur, voyez-vous, de n'avoir pas le pied marin... Il me semble que je suis fait pour le plancher des vaches.

FAUSTIN.—Tu ne sais pas ce que tu refuses... je peux t'en donner des nouvelles... moi.

MARCEL.—Des nouvelles... de quoi ?

FAUSTIN.—De ta profession, qui est superbe et lucrative... Ah !... d'abord, tu vas dans des pays chauds... c'est déjà une économie d'habillement.

MARCEL.—On n'a donc pas de nippes, là-bas ?

FAUSTIN.—Ce serait un luxe indécent... Mais par exemple, il faut de fortes chaussures.

MARCEL.—Pourquoi donc ?

FAUSTIN.—A cause du pavé de l'endroit... Des rubis, des saphirs, des perles fines et autres diamants, qui sont les cailloux du pays.

MARCEL (*ébahî*).—Tiens ! tiens !... Vous avez vu ça, vous ?

FAUSTIN.—Si je l'ai vu !... C'est depuis ce temps-là que j'ai des éblouissements... tous les soirs, après souper.

MARCEL.—Sapristi... Et vous n'avez pas apporté de ces cailloux-là ?

FAUSTIN.—Les habitants avaient défendu l'exportation... Heureux Marcel ! tu verras tout ça... et tu en rapporteras !...

MARCEL.—Je pense bien !...

FAUSTIN.—Ah ça ! quand pars-tu ?

MARCEL.—Tout de suite, par la diligence...

FAUSTIN.—Mais la diligence ne part que demain matin, et d'ici là ?...

MARCEL.—D'ici là, je resterai avec vous.

FAUSTIN.—Ah bien, oui ! Et M. Duromé va venir ! Il nous a bien défendu de recevoir que ce soit.

MARCEL.—Mais je ne suis pas qui que ce soit, moi ; un filleul, ça ne couche pas à la porte !

JACQUES.—Il y a bien une espèce de niche...

MARCEL.—Une niche!...

JACQUES.—Je veux dire un petit coin, sous le hangar qui est de l'autre côté du parc, près de l'ancien pavillon de M. Folbert. Personne ne le verra ; il dormira là sur la paille fraîche, et il décampera avant le jour.

MARCEL. Je me blottirai là comme un lapin.

FAUSTIN. En attendant, il faut te rendre utile... Allons, essuie-moi ces verres, range-moi ces bouteilles... (*Il montre un panier de vin que Jacques avait apporté.*) Je veux regarder comment tu t'y prendras. (*Il se remet sur le sofa.*)

JACQUES (*à Faustin*).—Attention ! voici quelqu'un. (*Faustin se remet sur ses pieds.*)

### SCÈNE III.

LES MÊMES, FOLBERT.

*Marcel est occupé dans un coin à ranger les bouteilles qu'il tire du panier.*

FAUSTIN (*saluant*).—Monsieur de Folbert...

FOLBERT (*préoccupé*).—Bonjour, Faustin, bonjour... Duromé n'est pas là?...

FAUSTIN.—Pas encore.

FOLBERT.—Mais il doit venir ?

FAUSTIN. Nous l'attendons.

FOLBERT (*à part*).—Je m'en doutais.

FAUSTIN.—Il y a bien longtemps que nous n'avons vu monsieur de Folbert, un ancien habitué de cette maison... Est-ce que monsieur

aurait cédé le pavillon qu'il occupait autrefois dans le parc ?

FOLBERT. — Non.

FAUSTIN. — J'avais tant de plaisir à servir monsieur de Folbert, dont les manières sont si généreuses !... Est-ce que monsieur aurait fait un voyage ?

FOLBERT. — Oui.

FAUSTIN. — Avec M. Duromé ?

FOLBERT. — Non.

JACQUES. — Tu fatigues monsieur avec tes questions ! (*A Folbert.*) Est-ce que monsieur est du souper ?

FOLBERT. — Ah !... Duromé vient souper... seul ?

JACQUES. — Oh ! non, avec beaucoup de monde...

FOLBERT (*à part*). — Diable !... voilà qui dérange mon projet...

JACQUES. — Vous ne le saviez pas ?

FOLBERT (*un peu embarrassé*). — Si fait !... mais je n'étais pas sûr du jour... C'est égal... Je vais l'attendre. (*Il va à la fenêtre qu'il ouvre.*)

FAUSTIN. — A votre aise... (*A Marcel.*) Allons, Marcel...

MARCEL (*qui tient une bouteille à la main, se retourne et aperçoit Folbert*). — Ah ! (*Il laisse tomber la bouteille, qui se casse.*)

FAUSTIN. — Ce maladroit !... Qu'est-ce qu'il a ?...

MARCEL. — Chut !... (*Prenant Faustin et Jacques à part.*) C'est lui !...

FAUSTIN. — Eh bien ?

JACQUES (*à Marcel*). — Est-ce que tu le connais ?

MARCEL (*bas*).—Si je le connais!... J'ai son souvenir gravé là... (*Il montre ses reins.*)

FAUSTIN (*criant*).—Sur ton dos!...

MARCEL.—Plus bas!... V'là ce que c'est... Il y a deux mois... je suis allé avec feu mon oncle... qui n'était pas encore mort... pour demander à ce monsieur-là le prix d'un attelage superbe... Il nous a d'abord envoyés promener... et comme mon oncle regimbait, il a fait signe à un grand diable de laquais... et lui, d'un côté, le laquais de l'autre, ils sont tombés sur nous à grands coups de gaule... J'ai dégringolé l'escalier par-dessus mon oncle... J'en ai encore les marques.

FAUSTIN (*riant*).—Ah! ah! si tu m'en crois, ne t'en vante pas.

MARCEL (*à part*).—Oui, c'est bien lui, le brutal qui... (*Folbert se retourne. Haut et saluant.*)  
Votre serviteur de tout mon cœur.

FOLBERT.—J'ai vu quelque part la figure de ce drôle.

MARCEL (*à part*).—La figure? ça m'étonne.  
(*Prenant Faustin à part.*) Dites donc, parrain, à présent que me voilà héritier de mon oncle, c'est à moi que le monsieur doit l'argent...

FAUSTIN.—Eh bien, demande-le-lui, et il te paiera... dans la même monnaie.

MARCEL (*vivement*).—Merci, je l'en tiens quitte! (*Il sort en se frottant les reins.*)

FAUSTIN.—Nous vous laissons, monsieur de Folbert.

FOLBERT.—Allez, mes amis. (*Faustin et Jacques sortent.*)

SCÈNE IV.

FOLBERT *seul.*

FOLBERT.—Il doit venir souper ici... et sans doute y passer la nuit... Il faut que je le voie, que je lui parle ce soir même!... le maudit usurier... J'ai eu tort de me brouiller avec lui!... Depuis ce jour-là, il m'a fermé sa bourse, son crédit, jusqu'à sa porte!... Il faut pourtant que je le voie... il faut qu'il me rende cette lettre de change que je lui ai fait accepter autrefois, sur la signature d'un banquier allemand... Cette fatale lettre de change échoit demain; demain elle sera reconnue fausse!... Duomé, furieux, ne manquera pas de me dénoncer, de me perdre... je le connais... il faut parer le coup à tout prix! Je lui ai écrit qu'on se présenterait demain à neuf heures, ici, pour la solder de ma part... donc, il aura pris soin de l'avoir sur lui... Mais je comptais qu'il viendrait seul, et, dans ce cas, j'aurais pu, de gré ou de force... Mais ces amis qu'il attend?... N'importe! à tout hasard, ménageons-nous les moyens de pénétrer ici cette nuit... (*Il va au balcon.*) J'aurai pour retraite mon pavillon, à l'autre bout du parc, et la rivière à traverser tout près de là... A présent... (*Il pousse le dos d'un fauteuil et casse une vitre.*)

SCÈNE V.

FOLBERT, FAUSTIN, MARCEL, *puis* JACQUES.

FAUSTIN (*accourant au bruit*).— Par la sainte Barbe! qu'est-ce qui casse les vitres?

FOLBERT.— Parbleu! je suis un grand maladroît! c'est en reculant ce fauteuil...

FAUSTIN.—Oh! ça peut arriver à tout le monde.

MARCEL. — C'est vrai, ça ! et moi-même qui ne suis pas manchot...

FAUSTIN. — Diable ! à cette heure-ci, comment faire pour trouver un vitrier ?...

FOLBERT. — Bah ! vous ferez remettre ça demain... En attendant, je connais le proverbe... *(Il fouille dans sa poche.)* — Qui casse les verres...

MARCEL *(tendant la main)*. — Les paye.

FOLBERT *(donnant de l'argent à Faustin)*. — Voici pour réparer ma sottise.

FAUSTIN. — Deux louis !

FOLBERT. — Le reste est pour votre peine, mon vieux baleinier.

FAUSTIN. — Ah ! monsieur le chevalier ! toujours généreux !

MARCEL *(à part)*. — Le ladre ! il paye la casse des vitres, et il ne paye pas celle des membres ! *(Il se frotte les reins.)*

FOLBERT *(qui est allé prendre son chapeau)*. — Décidément, je n'attendrai pas votre maître... Je me rappelle certaine affaire à Paris.

FAUSTIN. — Vous partez ?

FOLBERT. — Oui... Surtout ne dites pas à Duromé, ni à personne, que je suis venu... ils m'en voudraient de leur avoir faussé compagnie...

FAUSTIN. — N'ayez pas peur... muet comme un poisson !...

JACQUES *(accourant)*. — Alerte ! voici déjà un carrosse, et deux messieurs qui en descendent.

FOLBERT *(montrant la gauche)*. — Je vais sortir par là... *(À Faustin.)* Je compte sur votre discrétion. *(Il sort.)*

uis JACQUES.

- Par la sainte  
itres ?

n grand mala-  
il...

ver à tout le

SCÈNE VI.

LES MÊMES, *excepté* FOLBERT.

FAUSTIN (*à Marcel*).—Allons, mousse, file ton nœud, et va te coucher... surtout pas de mauvais rêves !

MARCEL.—Au contraire... je penserai à ce que vous m'avez conté... des perles et des diamants... à ramasser partout !...

FAUSTIN.—Il est déjà tard, et il faut que tu sois debout avant le jour...

MARCEL.—Oh ! soyez tranquille, je me rattraperai, je dormirai vite. (*Il sort à droite.*)

JACQUES.—Voici M. Duromé avec M. Chassé, de l'Opéra !

FAUSTIN.—Notre grand chanteur.

JACQUES.—Et M. Vestris.

FAUSTIN.—Le diou de la danse ! (*Il les introduit et sort avec Jacques.*)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, DUROMÉ, VESTRIS, CHASSÉ; INVITÉS.

CHASSÉ.—Mes compliments à la compagnie ! (*Il chante.*) Tra la la la ! (*Il fait un couac.*) Je suis enrôlé aujourd'hui.

VESTRIS (*s'élançant du fond du théâtre*).— Me voilà !... Mes profonds hommages, messieurs ; salut à l'aimable financier... Flic ! Flac ! (*Il fait des pas.*)

CHASSÉ (*montrant sa gorge*).— Félicitez-moi, j'ai retrouvé mon sol !

VESTRIS (*s'enlevant*).— Et moi, ze perds le mien !

CHASSÉ (*filant un son*).— La la la... (*Il fait un couac.*)

BERT.

mousse, file ton  
pas de mauvais

penserai à ce  
erles et des dia-

il faut que tu

lle, je me rat-  
t à droite.)

avec M. Chassé,  
eur.

e ! (Il les intro-

CHASSÉ; INVITÉS.

la compagnie !  
t un couac.) Je

u théâtre).— Me  
ges, messieurs ;  
! Flac ! (Il fait

- Félicitez-moi,

i, ze perds le

la la... (Il fait

VESTRIS (*faisant des pas*).— Flic ! Flac ! (Il  
lui donne un coup de pied.)

DUROMÉ (*enthousiasmé*).—Tous les arts réunis !  
UN INVITE (*montrant Duromé*). Par notre  
cher Mécène.

VESTRIS. —Z'ai refoncé mes zambes à ce petit  
pince de Hesse qui voulait me faire danser sez  
loui. "Mille écous? — Non.— Deux mille? —  
Non.—Trois mille?..." Z'ai tenou bon, et ze  
vous ai sacrifié dix mille livres d'entressats...  
Flic ! Flac !

DUROMÉ. —Vous êtes charmant.

CHASSÉ (*à Duromé*). — A propos d'argent, voici  
les trente mille francs que vous m'avez prêtés,  
l'autre soir, pour payer une dette de jeu.

DUROMÉ. —Merci... Toujours exact, monsieur  
Chassé !...

FAUSTIN (*en livrée, entrant*).—Le souper est  
servi !

DUROMÉ. —Mais... nos autres convives?...

FAUSTIN. — Ces messieurs vous attendent là...  
avec les violons.

TOUS. —Les violons !

DUROMÉ. —Oui, je vous ai ménagé une sur-  
prise au dessert ! Nous entendrons Chassé, le  
premier ténor du monde.

VESTRIS. —Et moi, ze m'enlèverai au plafond ;  
mais prenez-y garde, avant que ze redescende,  
vous aurez le temps de retourner à Paris !

DUROMÉ. Allons, messieurs, à table !

VESTRIS. Z'ouvre la marce !... Flic ! Flac !  
(*Duromé ôte son pardessus qu'il dépose sur le sofa ;  
quand ils entrent dans la salle à manger, on ent-  
tend des acclamations.*)

SCÈNE VIII.

FAUSTIN, puis JACQUES et MAURICE.

FAUSTIN (*seul*).—Vont-ils s'en donner ! Il me restera bien quelques bouteilles.

JACQUES (*introduisant Maurice*).—Entrez, monsieur !

FAUSTIN (*se retournant*).—Qu'est-ce que c'est ?

JACQUES.—C'est monsieur qui demande M. Duromé...

FAUSTIN (*à Maurice*).—Est-ce que monsieur est un convive ?

MAURICE (*le chapeau à la main*).—Non, monsieur.

FAUSTIN (*à part*).—En effet, cet habit râpé... ces manières polies... c'est quelque pauvre diable ! (*Haut*.) M. Duromé ne reçoit pas !

MAURICE.—Pourtant, monsieur, j'aurais absolument besoin de lui parler !

FAUSTIN (*haussant le ton*).—C'est possible ; mais lui, il n'a pas besoin d'être dérangé.

MAURICE.—De grâce ! mon ami...

FAUSTIN (*de même*).—Je ne suis pas votre ami, entendez-vous !

MAURICE (*mettant son chapeau*).—En effet, vous n'êtes qu'un laquais insolent !

FAUSTIN.—Monsieur !...

MAURICE.—Annoncez-moi... M. Maurice !...

FAUSTIN (*baissant le ton*).—Mais...

MAURICE.—Il m'attend !

JACQUES (*à Faustin*).—Ah ! s'il l'attend.

FAUSTIN. Il fallait donc le dire tout de suite !  
Vas-y, Jacques. (*Jacques sort. A Maurice avec empressement.*)  
Donnez-vous donc la peine de vous asseoir.

MAURICE (*à part, sans l'écouter*).—Pourvu

et MAURICE.

en donner ! Il me les.

aurice). — Entrez,

Qu'est-ce que c'est ?  
qui demande M.

ce que monsieur

main). — Non, mon-

t, cet habit râpé...

quelque pauvre  
ne reçoit pas !

sieur, j'aurais ab-

— C'est possible ;  
tre dérangé.

ami...

ne suis pas votre

peau). — En effet,  
blent !

M. Maurice !...

Mais...

s'il l'attend.

dire tout de suite !

à Maurice avec  
donc la peine de

écouter). — Pourvu

qu'il ne me refuse pas ! C'est mon dernier, mon  
suprême espoir !..

FAUSTIN (*le suivant avec une chaise*). — Mon-  
sieur me rendra la justice de dire...

DUROMÉ (*entrant, à la cantonnade*). Je reviens !  
Entamez le champagne ! (*à Faustin*). Faustin !  
A la cave, mon ami... et remontez du meilleur !  
Ouf !... (*Il s'évent avec sa serviette*). Je ne suis  
pas fâché de respirer un peu ! (*Faustin sort  
après avoir allumé deux bougies*.)

SCÈNE IX.

DUROMÉ, MAURICE.

DUROMÉ (*à Maurice qui le salue*). — C'est vous  
qui êtes monsieur Maurice, dont ce cher ami le  
duc de Châtillon m'a parlé ?..

MAURICE. — Il m'honore en effet de sa bienveil-  
lance... Excusez-moi, monsieur, de vous avoir  
dérangé...

DUROMÉ. — Il n'y a pas de mal... la vapeur du  
vin commençait à me porter à la tête... mais  
dites-moi d'abord votre affaire.

MAURICE. — Monsieur, je venais à vous dans  
une circonstance extrême...

DUROMÉ. — Vous avez besoin d'argent ?... Nous  
autres financiers, nous sommes habitués à ces  
visites-là ! Qu'est-ce qu'il vous faut ?

MAURICE. — Quarante mille livres.

DUBOMÉ. — C'est beaucoup...

MAURICE. Cette somme m'est indispensable..

Il y va, monsieur, de l'honneur de toute une  
famille... la mienne !..

DUROMÉ. — Je vois ce que c'est : vous avez fait  
des folies... vous avez joué !..

MAURICE. — Moi, monsieur !... Vous implorerais je pour moi ?

DUROMÉ. — Alors, expliquez-vous !...

MAURICE. — C'est un malheur que je n'ai encore confié à personne... Le mari de ma sœur... un comptable... a eu la faiblesse de prêter de l'argent... qui ne lui appartenait pas... un dépôt... et le misérable emprunteur, un certain Didier, vient de l'emporter !... Il faut qu'aujourd'hui même cet argent soit remplacé, ou ma famille est déshonorée !... Un pareil coup, ah ! monsieur, d'honnêtes gens comme nous n'y survivraient pas !

DUROMÉ. — Calmez-vous, jeune homme ! Vous avez de bons sentiments... des sentiments de gentilhomme... Dites-moi, ce nom de Maurice... un simple nom de baptême, n'est-ce pas ? On dit que vous appartenez à une famille noble...

MAURICE. — Permettez-moi, monsieur, de vous cacher son nom... surtout dans les tristes circonstances où j'ai recours à vous.

DUROMÉ. — Alors, n'en parlons plus !... Je regrette la peine que vous avez prise.

MAURICE. — Quoi, monsieur ?...

DUROMÉ. — J'aurais voulu faire honneur à la recommandation de mon bon ami le duc ; mais il me serait impossible de prêter une si forte somme sans une bonne garantie...

MAURICE. — Une garantie !... N'est-ce que cela ?... J'en ai une à vous offrir !... Tenez, monsieur, ce gage vous suffit-il ? (*Il tire un écarton de sa poche.*)

DUROMÉ. — Qu'est-ce que cela ?

MAURICE. — Une parure qui vient de ma mère

DUROMÉ. — Des diamants !... Laissez-moi voir... (*Il s'approche de la lumière. A part.*)

... Vous implore-

vous !...

... que je n'ai en-

... mari de ma sœur...

... l'essence de prêter de

... connaît pas... un dé-

... teur, un certain

... Il faut qu'au-

... t remplacé, ou ma

... a pareil coup, ah!

... comme nous n'y

... ne homme ! Vous

... des sentiments de

... nom de Maurice...

... n'est-ce pas ? On

... a famille noble...

... monsieur, de vous

... ans les tristes cir-

... vous.

... ons plus !... Je re-

... prise.

... ?...

... faire honneur à

... ami le duc ; main-

... rêter une si for-

... tie...

... !... N'est-ce qu'

... s offrir !... Ten-

... il ? (Il tire un é-

... ela ?

... i vient de ma mère

... Laissez m-

... ère. A part.) De

diamants de la plus belle eau !... Oui... en vérité !  
Cela vaut bien quatre-vingt mille livres... (Haut)  
Tout bien considéré, je ne suis pas un prêteur  
sur gages !

MAURICE (découragé). Ah ! monsieur !...

DUROMÉ.—Mais j'achète volontiers des bijoux  
qui me font honneur !

MAURICE.—L'acheter !... jusqu'à ce jour,  
monsieur, et malgré des extrémités bien pres-  
santes, je n'ai jamais voulu m'en défaire... Mais  
pour sauver ma sœur, pour sauver l'honneur  
des miens... ma mère, tu me pardonneras ce  
sacrifice !... (A Duromé.) Combien m'en offrez-  
vous, monsieur ?

DUROMÉ.—Ma foi, estimant cela au plus juste  
prix... en conscience, et avec l'intention de vous  
obliger, je vous donnerai la somme dont vous  
avez besoin... quarante mille livres !...

MAURICE (à part).—Ah ! si j'avais d'autres  
ressources !... Mais non... le temps presse !

DUROMÉ.—Eh bien, est-ce marché conclu ?

MAURICE.—Soit, monsieur, j'accepte !

DUROMÉ (posant l'écrin sur un meuble et allant  
prendre un portefeuille dans son pardessus).—Par-

bleu ! vous êtes bien heureux que j'aie précisé-

reter la somme ici... On vient de me rembour-

... billets de caisse...

En ce moment une main passe par le carreau  
et ouvre sans bruit la fenêtre du balcon. Fol-

FOLBERT (masqué à part). Il est là !... Mais il  
n'est pas seul. (Il se cache derrière le rideau.)

DUROMÉ.—Vous allez me faire votre reçu !

MAURICE.—C'est trop juste ! (Il se met à table.)

DUROMÉ (dictant).—“ Reçu quarante mille

livres de M. Duromé pour prix d'une parure : bracelet, collier, croix." Et vous signez...

MAURICE.— Signer ?...

DUROMÉ.— Il le faut bien !

MAURICE *(après un peu d'hésitation)*.— Allons !  
*(Doonnant le reçu.)* Tenez, monsieur...

DUROMÉ *(après avoir lu)*.— Ah ! c'est là votre nom ?...

MAURICE.— Le secret, monsieur... je vous en prie !

DUROMÉ.— A la bonne heure !... Tenez, jeune homme, voici les valeurs !

MAURICE.— Merci, monsieur !... Allons ! l'honneur du moins sera sauvé !

DUROMÉ *(le reconduisant jusqu'à la porte)*.  
Bien des choses à mon bon ami le duc !  
*(ferme la porte du fond au verrou.)* Là ! on ne me dérangera plus. *(Il revient et remet e portefeuille dans la poche de son pardessus.)* Excellente affaire ! *(Bruits et éclats de rire dans la pièce voisine.)* Les voilà qui commencent !

CHASSÉ *(au dehors)*.— Monsieur Duromé, monsieur Duromé.

VESTRIS *(paraissant sur la porte)*.— Mais venez donc, mon cher, venez donc vite.

DUROMÉ.— Me voilà ! me voilà ! *(Il entre à droite ; les rumeurs continuent.)*

SCÈNE X.

FOLBERT, puis DUROMÉ.

FOLBERT *(sortant de derrière le rideau)*.— Enfin !... Tout me sert à souhait !... *(Montrant le sofa sur lequel est resté le pardessus.)* La portefeuille est là... il doit renfermer la lettre

rix d'une parure ;  
ous signez...

sitation)... Allons !  
onsieur...

Ah ! c'est là votre

sieur... je vous en

re !... Tenez, jeune

r !... Allons ! l'hon

usqu'à la porte).

a ami le duc ! (

verrou.) Là ! on

ient et remet e po

pardessus.) Exce

lats de rire dans

commencent !

sieur Duromé, mo

la porte). — Ma

z donc vite.

voilà ! (Il entre

nt.)

DUROMÉ.

re le rideau). — Se

ouhait !... (Mont

pardessus.) Le p

fermer la lettre

change... Allons, presto ! (Il se dirige vers le  
sofa où est le pardessus retire le portefeuille et  
ouvre pour vérifier le contenu ; pendant ce  
temps on chante en dehors.)

“ Du vin chantons l'ivresse,

“ Et celle du plaisir !...

“ C'est la double déesse

“ Que chacun doit servir !...

(Trouvant la lettre de change.) La voilà !

DUROMÉ (rentrant tout à coup . Etourdi !

J'ai oublié l'écrin ! (Apercevant Folbert.) Un

homme ici !... Qui êtes-vous ?

FOLBERT. — Silence ! si vous parlez, vous êtes  
mort ! (Il le saisit.)

DUROMÉ. — Laissez-moi !

FOLBERT (tirant un poignard.) — Ah ! tu veux  
m'échapper ? (Il va fermer le verrou de la porte de  
droite.)

DUROMÉ. — Au secours ! (Une lutte s'engage —  
Le chœur reprend au dehors. — Le ma que de Fol-  
bert se dérange pendant la lutte.) Folbert !...

FOLBERT. — Ah ! tu m'as reconnu ?... Meurs  
donc ! Il le frappe.)

DUROMÉ. — A moi !... Ah !... (Il tombe. — Rires  
et bravos au dehors.)

FOLBERT serrant le portefeuille). — J'ai le por-  
tefeuille (prenant l'écrin sur la table, et cet  
écrin... (On appelle en dehors : Dur mé ! Du-  
romé !) Dépêchons ! (I souffle les bougies et re-  
gagne le balcon On crie de nouveau : Duromé !  
Duromé ! — On frappe à la porte.) Il était temps !  
(Il disparaît.)

SCÈNE XI.

DUROMÉ, étendu par terre. FAUSTIN, JACQUES,  
CHASSÉ, CONVIVES.

FAUSTIN (*entrant*). — Pas de lumière ? (*Appelant.*) Monsieur Duromé !... Personne !... Hé Jacques ! éclaire-nous. (*Jacques apporte des bougies : on a enfoncé la porte et tous paraissent.*)

CHASSÉ (*le verre à la main*). — Eh bien, ce Duromé, où est-il ? (*L'apercevant.*) Ah ! ciel !

FAUSTIN (*se penchant sur lui*). — Mort !

TOUS. — Mort !

FAUSTIN. — Assassiné !

CHASSÉ. — Assassiné !... Qui donc était là avec lui ?

FAUSTIN. — Ah ! ce jeune homme... tu sais Jacques !...

JACQUES. — M. Maurice ? je l'ai vu partir en courant !

FAUSTIN. — C'est lui ! le malheureux ! c'était pour le voler !

CHASSÉ. — Je venais de lui remettre trente mille francs ! (*Aux autres.*) Vous l'avez vu.

FAUSTIN (*qui a fouillé dans les poches*). — Plus rien !... Ah ! le misérable ne nous échappera pas ! Grande confusion. On entoure Duromé. Chassé et quelques autres s'élancent au dehors.

(RIDEAU.)

ACTE II.

LA FRÉGATE "LA MINERVE."

Le théâtre représente le pont du vaisseau de guerre *la Minerve* ; à droite et à gauche sont les bastingages ; au fond, la dunette ; à l'arrière du bâtiment, au-dessous de la dunette, les ouvertures des cabines ; des canons à bâbord et à tribord ; des cordages à terre ; les voiles sont déployées ; on est en pleine mer ; le timonier est au gouvernail pendant tout le tableau ; le lieutenant est au banc de quart avec Lajoie, Bouquin, etc. Des matelots et des mousles sont occupés à réparer les avaries.

SCÈNE PREMIÈRE.

BOUQUIN, LAJOIE, UN MOUSSE, MATELOTS.

BOUQUIN.—Allons, voilà les avaries du combat et de la tempête à peu près réparées ; les trous des boulets sont bouchés, les mâts redressés et les planches calfeutrées. Notre vieille *Minerve* va être requinquée comme une jeune mariée, prête à recommencer la danse.

LE MOUSSE.—Elle est vieille, c'est vrai, père Bouquin ; mais c'est tout de même une fière flambarde que notre frégate !

BOUQUIN.—Oui, flambarde, petit, tu as dit le mot ; flambarde de la cale aux hunes, et de l'avant à l'arrière ; et, avec ça, frétilante et glissante comme une queue de poisson, et obéissante, nom d'une chique ! à virer de bord dans un bocal ! Il faut convenir aussi que le monsieur... c'est comme ça que nous appelons le commandant, nous autres marins... faut con-

venir que c'est un fier homme ! Mais comment ça se passe-t-il dans le faux pont et dans la cale ? y en a-t-il beaucoup d'avariés parmi l'équipage ?

LE MOUSSE.—Pas trop : le grand carabin a fait sa tournée et il paraît que les boulets ennemis n'ont pas été bien méchants.

BOUQUIN.—Et mon neveu Daniel ?

LE MOUSSE.—Le Champenois ? Ah ! peu de chose ! un éclat de bois sur la boussole... C'est sa faute, aussi... venir nu-tête sur le pont, au plus fort du grabuge !... Et, tenez, le voilà avec le carabin.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE DOCTEUR GARNIER, DANIEL, *la tête enveloppée dans un mouchoir.*

GARNIER (*à Daniel*).—Tu as le crâne dur, mon garçon, c'est heureux pour toi ; dans trois jours, il n'y paraîtra plus.

DANIEL. Ah ! gueusard de Marcel ! si tu m'y reprends !... Dire que c'est lui qui est cause de ça !

BOUQUIN.—Le Parisien ? Qu'est-ce qu'il t'a fait ?

DANIEL.—Il m'a volé !

BOUQUIN.—Lui ? Je le savais bien poltron, mais pour voleur...

DANIEL.—Je vas vous dire... D'abord il est connu que c'est un malin.

BOUQUIN.—Oh ! un malin !

DANIEL.—Il dit comme ça que tant plus qu'on lui a fait de farces autrefois, tant plus qu'il en fera aux autres, tant plus qu'il a été bête, tant plus qu'il sera crâne et spirituel.

! Mais comment  
et dans la cale ?  
armi l'équipage ?  
grand carabin a  
les boulets enne-

niel ?  
is ? Ah ! peu de  
boussole... C'est  
sur le pont, au  
nez, le voilà avec

ER, DANIEL, *la tête  
ouchoir.*

as le crâne dur,  
ur toi ; dans trois

e Marcel ! si tu  
c'est lui qui est

u'est-ce qu'il t'a

ais bien poltron,

.. D'abord il est

ne tant plus qu'on  
tant plus qu'il en  
il a été bête, tant  
el.

BOUQUIN.—Il t'a donc joué un tour ?

DANIEL.—Pardine ! puisqu'il m'avait promis  
de me faire une chose de magie pour me rendre  
vaillant et invulnérable.

BOUQUIN.—Ah bah ! quelle chose de magie ?

DANIEL.—Une drogue noire que j'ai avalée  
jusqu'à la dernière goutte... C'est après cela que  
je suis arrivé crânement sur le pont, en pleine  
grêle, tout pimpant, et sans dire gare !

BOUQUIN.—Alors tu étais devenu vaillant ?

DANIEL.—Parce que je me croyais invulnéra-  
ble ; mais, pan ! v'là quelque chose qui me co-  
gue : ça m'étourdit, je tombe par terre, je sai-  
gnais... et mon courage s'en est allé par ma  
blessure...

BOUQUIN.—Et c'est pour ça que tu l'appelles  
voleur ?

DANIEL.—Oui, voleur ! Savez-vous ce qu'il  
m'a demandé pour sa drogue... Une poule  
noire et trois écus ; mais il me le paiera. Où  
est-il ? où se cache-t-il ?

BOUQUIN.—Ma foi ! il y a longtemps qu'il n'a  
paru... et, depuis le commencement du com-  
bat... Eh mais, n'est-ce pas lui ?...

DANIEL.—Oh ! le gueux !

### SCÈNE III.

LES MÊMES, MARCEL, *soutenu par  
deux matelots.*

MARCEL.—Aïe ! aïe ! Doucement... les amis,  
doucement !

1<sup>er</sup> MATELOT (*au docteur*).—Major, v'là le Pa-  
isien, que nous avons trouvé couché par terre

dans l'entrepont, et gémissant comme trente-six blessés... Nous n'avons jamais pu savoir ce qu'il avait.

MARCEL.—Aïe !

GARNIER.—Où souffres-tu ?

MARCEL.—Partout... Aïe !

DANIEL.—Ne l'écoutez pas, c'est une frime. Il crie de peur que je ne lui flanque une danse...

GARNIER.—Es-tu blessé ?

MARCEL.—C'est probable... Aïe !...

GARNIER.—Où donc ?

MARCEL.—Je ne sais pas... Aïe !...

GARNIER.—Ah ça, drôle !...

BOUQUIN (*à part*).—Attendez, attendez... (*Passant derrière Marcel, et criant très fort.*) Holà ! ho ! gare, ou je tape ! (*Marcel, effrayé, se sauve à toutes jambes.*)

TOUS (*riant*).—Ah ! ah ! ah !

BOUQUIN.—Il a retrouvé ses jambes ! (*Tous les matelots housculent Marcel et se le repassent de main en main. Il vient tomber dans celles de Daniel.*)

DANIEL.—Ah ! je te tiens, gueusard !...

MARCEL (*se dégageant*).—Minute, Daniel ! des mots mais pas de gestes !

DANIEL.—Pourquoi que tu m'as soutiré une poule noire et trois écus ?

TOUS.—Oui, oui, pourquoi ?

BOUQUIN.—Voyons, parle.

MARCEL.—Voici l'affaire, mon ancien. Vous êtes trop savant pour ne pas savoir ce que c'est qu'une poule, père Bouquin.

BOUQUIN.—Poule toi-même !

MARCEL.—C'est ça, vous y êtes... Qu'est-ce qu'on dit d'un poltron ? c'est une poule mouillée

nt comme trente-  
amais pu savoir ce

c'est une frime  
anique une danse...

. Aïe !...

. Aïe !...

z, attendez... (*Pas  
très fort.*) Holà  
!, effrayé, se sauve

!  
jambes ! (*Tous les  
se le repassent de  
dans celles de Da*

ueusard !...

minute, Daniel ! de

m'as soutiré un

?

non ancien. Vou  
avoir ce que c'est

!

êtes... Qu'est-ce  
ne poule mouillée

il a la chair de poule ; c'est comme qui dirait la poltronnerie en personne.

BOUQUIN.—Eh ben ?

MARCEL.—Eh ben, Daniel, que v'là, vient me demander une magie pour le rendre brave... histoire de tuer sa poltronnerie ; alors je prends sa poule, je la tue, je la mange...

TOUS.—Ah ! ah ! ah !

DANIEL.—Ce n'est pas tout... le gueux m'a fait avaler une drogue...

MARCEL.—Pour te rendre invulnérable.

DANIEL.—Et il m'a pris trois écus pour ça !

MARCEL.—Le bon vulnérable est cher.

GARNIER (*riant*).—Du vulnérable ?

MARCEL.—C'est excellent pour les blessures. N'est-ce pas, docteur ?

GARNIER.—Après, oui ; mais avant...

MARCEL.—C'est qu'il n'y en avait pas assez... Donne-moi encore trois écus.

DANIEL.—Ah ! c'est trop fort ! Entendez-vous le gremlin ?... Attends, attends, je vas te payer d'une autre manière !... (*Il court après Marcel ; les matelots se rangent de droite et de gauche en riant et frappant des mains.*)

DES MATELOTS. — En chasse ! en chasse !

D'AUTRES (*à Marcel*).—File ton nœud ! file ton nœud !

D'AUTRES (*à Daniel*). — Harponne-le ! harponne-le !...

Lajoie (*sortant de l'entrepont, la pipe à la bouche*).— Holà ! ho ! qu'est-ce que c'est, les petits amis ?

BOUQUIN.—Oh ! voilà le creux du père Lajoie, c'est fini de rire ! (*Tous s'arêtent.*)

Lajoie.—Balayez-moi le pont, tas de vauriens !...

DANIEL.—C'est ce gueux de Marcel qui...

Lajoie.—Hein ! qu'est-ce qui parle ? C'est toi, mufle ?

Bouquin.—Je te conseille de te taire... Le père Lajoie est méchant quand il a bu.

Le mousse.—Et il boit toujours !

Lajoie.—Est-ce fini ?

Daniel.—Eh ! oui, père Lajoie, puisque mon drôle a décampé... Mais si je le rattrape...

Bouquin.—Oh ! le commandant !...

Marcel (*dans un coin*).—Ah ! oui, le monstre ! (*Tous s'écartent ou se retirent au fond du théâtre.*)

#### SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE COMMANDANT KERVEGUEN.

Kerveguen.—Mes amis, je suis content de vous ; voilà une belle journée pour vos armes ! Je vois avec joie que le combat a été plus désastreux pour les ennemis que pour nous.

Garnier.—Je le crois bien ! Une de leurs frégates coulée bas, et l'autre rudement endommagée !

Kerveguen.—Ah ! sans la tempête survenue si mal à propos, et qui nous a forcés de gagner le large, je la capturais, celle-là, et nous rentrions à Brest avec une belle prise.

Bouquin.—Bah ! commandant, il n'y a rien de perdu pour attendre.

Kerveguen.—Oui, je sais ce qu'on peut faire avec des braves comme vous ; deux seulement je suis fâché de le dire, ont manqué à leur devoir : ils sont enchaînés à fond de cale, et je leur réserve un châtiment exemplaire, car il faut être sévère pour être juste... Maître Lajoie ce commencement d'incendie est-il bien éteint

e Marcel qui...  
qui parle? C'est  
de te taire... Le  
nd il a bu.  
jours!

ajoie, puisque mon  
e le rattrape...  
ndant!...  
Ah! oui, le mons-  
retirent au fond du

NT KERVEGUEN.

e suis content de  
ce pour vos armes!  
mbat a été plus dé-  
e pour nous.

en! Une de leurs  
tre rudement en-

tempête survenue  
a forcés de gagner  
le-là, et nous ren-  
prise.

dant, il n'y a rien

ce qu'on peut faire  
; deux seulement  
manqué à leur de-  
fond de cale, et j  
exemplaire, car  
te... Maître Lajoie  
est-il bien éteint

Lajoie.—Oui, oui, j'y ai veillé moi-même.

Kerveguen.—Quand tout sera remis en or-  
dre, nous célébrerons notre victoire, et vous  
ferez distribuer double ration de vin et d'eau-de-  
vie à tout l'équipage.

Tous.—Hourra! Vive le commandant!

Kerveguen.—Vive la France!

Tous.—Vive la France! (*Kerveguen va par-  
ler au lieutenant sur le banc de quart.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, HENRI.

Henri.—Qu'est-ce donc?... Pourquoi ces  
cris?

Garnier.—Ce n'est rien, monsieur Henri; il  
ne s'agit plus de combat ni de tempête.

Bouquin.—Mais seulement d'un petit régal en  
l'honneur de la victoire.

Tous.—Hourra!

Kerveguen (*revenant en scène*).—Ah! te voilà,  
mon fils... la fièvre t'a donc quitté que tu  
puisses revenir sur le pont?

Henri.—Ce n'est pas bien, mon père; vous  
me ferez passer pour un poltron.

Garnier.—Ce serait bien injuste, monsieur  
Henri; nous vous avons tous vu pendant la tem-  
pête, debout auprès de votre père, contemplant  
sans pâlir cette terrible lutte des éléments, si  
capable de troubler les plus intrépides matelots.

Kerveguen.—C'est vrai, mon cher Henri, tu  
es un brave. (*Rumeur et discussion au banc de  
quart entre le lieutenant et Lajoie.*) Qu'y a-t-il  
là-bas? Qu'est-ce qui vous préoccupe, maître  
Lajoie?

Lajoie.—Un simple point noir à l'horizon,

commandant, que le lieutenant a la chose de prendre pour un bateau.

KERVEGUEN.—Attends... Qu'on me donne ma longue-vue. (*Il va au fond sur la dunette. Après avoir regardé avec sa longue-vue.*) Hé ! Bouquin !

BOUQUIN.—Commandant ?

KERVEGUEN.—Trois hommes et un canot à la mer ! vivement ! il y a là une barque en détresse... ni gouvernail, ni voiles ; amenez-la. (*On exécute l'ordre de Kerveguen.*)

HENRI (*allant vers son père qui redescend la scène*).—Ainsi, père, ce petit point noir...

KERVEGUEN.—C'était une barque de pêcheurs.

GARNIER (*s'approchant*).—A cent cinquante lieues des côtes ?

KERVEGUEN.—La tempête l'aura poussée jusque-là. J'ai aperçu deux hommes dedans, mais ils sont couchés et ne bougent pas.

HENRI.—Ils sont morts peut-être ?

GARNIER.—Ou exténués de fatigue.

KERVEGUEN.—Nous allons le savoir ; on nous ramène la barque.

HENRI (*regardant*).—La voilà qui approche... elle touche au vaisseau.

KERVEGUEN.—Eh bien, Bouquin ?

BOUQUIN.—Un des deux particuliers que j'ai trouvés au fond de la barque avait déjà filé son nœud depuis plus de vingt-quatre heures, commandant ; l'autre respire quasiment encore...

KERVEGUEN.—Où est-il ?

BOUQUIN.—On le hisse à bord au moyen d'une sangle, vu qu'il est hors d'état de se tenir sur ses quilles. Et, tenez, le voilà déjà, commandant.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MAURICE, évanoui, porté par MARCEL  
ET AUTRES MATELOTS.

GARNIER.—Posez-le là, sur ces voiles... (*Le docteur lui prend la main et l'examine.*) Il était temps d'arriver à son secours.

KERVEGUEN (*à Bouquin*).—C'est dans cet état que tu l'as trouvé ?

BOUQUIN.—Oui, mon commandant.

KERVEGUEN.—Alors il ne t'a pas dit un mot ?

BOUQUIN.—Il n'a pas même fait un mouvement.

KERVEGUEN.—Quelle espèce de bateau montaient ils ?

BOUQUIN.—Une de ces misérables coquilles de pêcheurs, comme on en voit à Brest, qui font quelquefois la contrebande, mais qui ne s'aventurent guère à plus d'une demi-lieue des côtes... C'est un miracle que ça ait pu résister à la tempête.

KERVEGUEN.—A-t-on trouvé avec eux quelque bagage ?

BOUQUIN.—Pas plus de bagage que de provisions, commandant.

HENRI.—Eh bien, docteur ?

GARNIER.—Il rouvre les yeux... il revient à lui.

MAURICE (*d'une voix faible*).—De l'eau!...

MARCEL.—Il a soif, c'est bon signe... Si on lui donnait quelque chose d'asticotant... un peu d'eau-de-vie camphrée... Pas vrai, docteur?...

GARNIER.—Imbécile! de l'eau fraîche d'abord... c'est ce qui lui fera le plus de bien.

(*On fait boire Maurice.*)

MAURICE (*ouvrant les yeux*).—Où suis-je ?

GARNIER.—Sauvé!... A bord d'un bâtiment français.

MAURICE (*d'un air égaré*).—Oh ! vous ne livrez pas... n'est-ce pas?...

KERVEGUEN (*au docteur*).—Que veut-il dire (*A Maurice.*) Qui es-tu, l'ami? d'où viens-tu quel est ton état? et comment diable vous trouvez-vous dans ce bateau abandonné?

MAURICE (*avec effort*).—Nous n'avions pas prévu le mauvais temps... Tout à coup la tempête... nous a poussés au large...

KERVEGUEN.—Ainsi, vous êtes en mer depuis six jours?

MAURICE.—Six jours, oui... c'est possible... Comment les ai-je passés?... Je ne sais... Mon camarade a succombé... Dieu a eu pitié de moi... il a soutenu mes forces... Pourtant ce matin, quand le soleil a paru... je me suis senti si faible... je suis tombé... j'ai cru mourir... Depuis trois jours déjà, je n'ai rien pu faire (*Sa tête retombe et il perd connaissance.*)

HENRI.—Docteur!... secourez-le... il meurt.

GARNIER.—Oh ! non... cette faiblesse, causée par le manque de nourriture, n'a rien d'alarmant... Dans une heure, il n'y paraîtra plus (*Aux matelots.*) Emportez-le en bas, dans l'équipage... Je vais faire préparer le meilleur bouillon... Un bouillon et un verre de madère.

MARCEL.—Il me semble que si on y mêlait un peu d'eau-de-vie camphrée...

GARNIER.—Veux-tu nous laisser tranquilles (*Il suit Maurice que les matelots emportent.*)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, *excepté* MAURICE et GARNIER.

HENRI.—Pauvre malheureux !... quelle aventure !

KERVEGUEN.—Aventure fort ordinaire dans la vie d'un marin ! Seulement ce qu'il y a d'étrange ici, c'est que ce particulier ne paraît être ni matelot ni pêcheur.

BOUQUIN.—C'est vrai.

KERVEGUEN.—Il n'a ni le visage ni les mains d'un homme habitué à vivre sur mer ; d'ailleurs le fait seul de s'être jeté dans cette barque à l'approche d'une tempête démontre une imprudence qu'aucun marin n'aurait commise. Que peut-il donc être ?

BOUQUIN.—Quelque contrebandier, quelque drôle qui prenait la fuite après avoir fait un mauvais coup.

HENRI.—Ah ! quelle supposition !...

KERVEGUEN (*plaisantant*).—C'est un prince déguisé, peut-être, qui faisait une partie de pêche pour son plaisir ?

HENRI.—Sans être prince, il est possible que ce soit un honnête homme...

KERVEGUEN.—Nous le saurons bientôt... Voici Garnier qui remonte.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, GARNIER.

KERVEGUEN.—Eh bien, docteur, comment a votre homme ?

GARNIER.—Aussi bien que possible ; le voilà qui reprend des forces.

KERVEGUEN.—A-t-il parlé, enfin ? A-t-il expliqué son aventure ?

GARNIER.—Non, mais elle est tout expliquée son aventure : c'est un forçat. . .

TOUS.—Un forçat !

GARNIER.—Évadé du bagne de Brest ou de Rochefort, avec un compagnon ; et probablement serrés de près, ils se seront jetés dans la première barque de pêcheur, avec l'espoir d'être recueillis par quelque bâtiment étranger.

HENRI.—Un forçat, dites-vous ? Comment le savez-vous, docteur ?

GARNIER.—J'en ai la preuve ! M'étant aperçu qu'il avait une meurtrissure au pied, je me suis baissé pour voir ce que c'était, et j'ai reconnu la trace de ses fers.

HENRI.—Oh !

GARNIER.—Qu'on ne me dise pas que j'ai pu m'y tromper. J'ai habité Brest pendant une dizaine d'années, et j'étais un des chirurgiens du bagne.

KERVEGUEN.—Vous ne lui avez fait aucune question à ce sujet ?

GARNIER.—Non, commandant ; le malheureux vient d'échapper à une mort certaine, j'ai voulu d'abord le laisser déjeuner en repos.

KERVEGUEN.—Fort bien ; mais je ne puis laisser mes matelots en communication avec ce homme. . . (*Appelant.*) Eh ! Bouquin ! (*Bouquin paraît.*) Amène ici ton repêché ! (*Henri.*) Tu vois, Henri, combien il faut se méfier d'une première impression !

HENRI.—Un malfaiteur ! Ah ! ce n'est pas possible !

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MAURICE.

KERVEGUEN.—Ah ça ! maintenant que te voilà remis sur pied et en état de me répondre, tu vas me dire en deux mots, mon garçon, qui tu es et d'où tu viens. (*Maurice se tait.*) Tu gardes le silence?... Mes questions t'embarrassent donc beaucoup?...

MAURICE.—Il est vrai, commandant... car je ne voudrais pas mentir, et...

KERVEGUEN.—Et tu n'oses avouer la vérité?... Eh bien, je vais te la dire, moi... (*Lui faisant signe d'approcher.*) Tu es un forçat !

MAURICE (*frappé*).—Ah !

KERVEGUEN.—Est-ce la vérité ? Réponds !

MAURICE (*accablé*).—C'est la vérité.

KERVEGUEN (*aux matelots*).—Enfants, en allant au secours de cet homme, nous avons fait notre devoir ; ne regrettons pas d'en avoir sauvé un ; mais, sacrebleu ! nous aurions mérité que ce fût un honnête homme !

MAURICE (*avec un accent pénétrant*).—Monsieur, Dieu m'entend, et j'ai été bien près de paraître devant lui... Eh bien, je jure par son saint nom, que je n'ai jamais commis une action qui pût me rendre indigne de la commisération des cœurs honnêtes.

HENRI.—Que dit-il ?

MAURICE.—La justice humaine a ses jours d'erreur et de faiblesse ; j'ai été condamné, mais je suis innocent !

KERVEGUEN.—Je m'attendais à cette conclusion... Vous ne savez donc pas que j'ai été trois ans commandant du port de Brest. Eh bien, je n'ai pas vu un seul malfaiteur, pas un, qui ne

protestât, comme vous, de son innocence; chacun d'eux a sa petite histoire, et les juges qui les ont condamnés se sont tous trompés... comme les vôtres, sans doute ?

MAURICE. — Je n'accuse ni leur probité ni leurs lumières, monsieur; et pourtant ils ont condamné un innocent !

KERVEGUEN. — Et pour quel crime avez-vous été condamné ?

MAURICE. — On m'a accusé d'avoir... d'avoir assassiné un banquier à Paris... pour... pour le voler !... moi !

KERVEGUEN. — Attendez donc... Il y a huit ou dix mois... je crois ?

MAURICE. — Oui...

KERVEGUEN. — Ce banquier ne s'appelait-il pas Duromé ? Et toi, ne serais-tu pas le nommé Maurice ?

MAURICE. — Oui, monsieur...

KERVEGUEN. — C'est ça... je me rappelle... j'ai lu le compte rendu de ce procès... Tu as protesté avec chaleur, comme tu viens de le faire, et tu as failli ébranler tes juges; mais les faits étaient trop clairs... Quelqu'un avait remis au malheureux banquier, peu d'instants avant le meurtre, une somme de trente mille livres en bons au porteur, qu'on lui avait vu serrer dans son portefeuille, et toi, après l'avoir frappé, tu lui as volé ce portefeuille !...

MAURICE. — Je ne l'ai ni frappé ni volé, et, quant au portefeuille...

KERVEGUEN. — La justice ne l'a pas retrouvé chez toi, c'est vrai; mais, en revanche, tu étais nanti des trente mille livres en bons au porteur qui lui avaient appartenu, et tu avais, en outre, dix mille livres en or.

MAURICE.— Cette somme était le prix d'une parure vendue par moi à M. Duromé.

KERVEGUEN.— Oui, c'est ce que tu as prétendu... mais cette parure n'a pas été retrouvée chez la victime... Et puis, quelle était cette parure ? d'où venait-elle ? c'est ce que tu n'as pas su expliquer...

MAURICE.— Hélas ! monsieur, la personne de qui je tenais ce joyau était morte dans l'intervalle... *Il se couvre les yeux et pleure.* Sous le poids de témoignages accablants, redoutant une condamnation, je n'ai pas dû livrer au dés-honneur sa sainte mémoire et le nom d'une famille irréprochable... J'ai subi ma destinée.

KERVEGUEN.— Enfin... tu as été convaincu... et l'on t'a condamné à être roué vif en place de Grève.

MAURICE.— J'aurais préféré la mort aux galères !

KERVEGUEN.— La clémence du roi a été grande à ton égard ; car je crois me rappeler qu'il t'a fait grâce, non seulement de la vie, mais aussi de la flétrissure que la loi imprime aux galériens.

MAURICE.— C'est vrai... lui seul a su le nom de ma famille, il lui a épargné cette honte ineffaçable.

KERVEGUEN.— Et c'est en reconnaissance de cette clémence que tu as rompu ta chaîne, espérant sans doute passer en pays étranger, pour y commettre quelque nouveau forfait.

MAURICE.— Ah ! de grâce, épargnez-moi, monsieur...

KERVEGUEN.— Tu parles bien, l'ami, et tu ne manques pas d'une certaine adresse pour te poser en victime... de moins fins y seraient trompés... mais tu n'as pas affaire à des novices...

Commandant de la marine royale, je devrais te faire pendre à la grande vergue.

HENRI.—Ah ! vous ne ferez pas cela, mon père... après lui avoir sauvé la vie...

KERVEGUEN.—Eh ! non, morbleu, je ne le ferai pas ; mais je ne puis pas non plus le laisser libre à mon bord. (*A Lajoie.*) Maître Lajoie, vous enfermerez cet homme à fond de cale avec les mutins, en pourvoyant pendant tout le voyage à ses besoins, comme si c'était un passager ordinaire.

Lajoie.—Vous êtes trop bon, commandant ; à votre place, je rejetterais cette mauvaise pêche-là à la mer ; ça nous portera malheur de la garder à bord.

KERVEGUEN.—Faites ce que je vous dis. Arrivé à la Martinique, je livrerai cet homme au gouverneur, qui décidera de son sort...

HENRI.—Au moins, mon père, vous intercederez pour lui !

KERVEGUEN.—S'il le mérite, oui... Allons, descends, nous allons prendre le thé. Tout va bien, lieutenant ?

LE LIEUTENANT.—Très bien, commandant. (*Kerveguen et Henri descendent.*)

SCÈNE X.

LES MÊMES, *excepté* KERVEGUEN et HENRI,  
*puis* MARCEL.

Lajoie (*à Maurice, à qui l'on a attaché les bras*).—Allons, mon drôle, descendons.  
(*Mouvement de Maurice.*)

GARNIER.—Bah ! laissez-le encore respirer l'air pendant quelques instants.

Lajoie.—Mais l'ordre du commandant...

...ale, je devrais  
...ne.

...pas cela, mon  
...vie...

...orbleu, je ne le  
...non plus le lais-

...) Maître Lajoie,  
...fond de cale avec

...ant tout le voyage  
...un passager ordi-

...n, commandant ;  
...mauvaise pêche-

...malheur de la

...e vous dis. Arri-

...cet homme au

...n sort...  
...e, vous intercè-

...oui... Allons,  
...le thé. Tout va

...n, commandant.

...)

...UEN et HENRI,

...l'on a attaché les

...cendons.

...encore respirer

...mmandant...

GARNIER.—Je prends tout sur moi.

Lajoie (à Maurice).—Alors, étends-toi là,  
dans ce coin. (Aux autres.) C'est celui du chien.  
(Garnier sort.)

Tous (riant).—Ah ! ah ! ah !

Lajoie.—Et c'est encore trop bon pour lui.  
(On fait étendre Maurice près du bastingage à  
droite, et on l'attache avec une corde.)

Marcel (entrant).—Hé ! père Lajoie !...

Lajoie.—Te voilà, toi ; d'où sors-tu ?

Marcel.—Ah ! parbleu, de la cambuse...  
j'apporte le bidon et les gobelets.

Tous.—Hourra !... (Chacun prend un verre et  
puise au bidon.)

Marcel.—Et maintenant, dites donc, père La-  
joie, il me semble que c'est le vrai moment  
d'entonner la romance.

Tous. Oui, oui !...

Bouquin.—Et la narration d'usage, en trois  
compartiments, bord, bâbord et tribord... C'est  
moi qui m'en charge.

Tous.—Hourra !...

Bouquin (chantant).—

Cassons-nous les reins et buvons du grog !

Et vive la bombance !

Que chacun boive et danse !

Et fric et froc, et zig et zog.

(Ils dansent sur le refrain.)

Tous (chantant et buvant).—

Cassons-nous les reins... etc...

Bouquin.—Attention, les amis, ouvrez vos  
écoutilles... Je vas vous narrer la chose du  
Vaisseau-Monstre.

Tous.—Oui, oui !...

**BOUQUIN.**—Vous croyez peut-être, tas de novices que vous êtes, que ce Vaisseau-Monstre était un monstre de vaisseau?... Au contraire, mes enfants, c'était un bijou, un vrai bijou qui n'avait pas son pareil, car ce n'était ni un trois-ponts, ni un brick, ni une corvette, ni une frégate, ni un yacht, ni un sloop, ni une goélette, ni un lougre, ni une galère, ni une gondole, ni un chasse-marée, ni rien de tout ça.

**Tous.**—Qu'est-ce que c'était donc ?

**BOUQUIN.**—C'était un vaisseau monstre !... Figurez-vous, mes enfants, que pour faire son inspection de l'avant à l'arrière, le capitaine montait en voiture, et il mettait une semaine pour aller, et une semaine pour revenir. Et pour grimper au banc de quart, mes amours, il y avait autant de marches à monter qu'à la tour Notre-Dame ; et pour ce qui est des mâts, figurez-vous que, pour toucher à la grande hune, en montant par bâbord et redescendant par tribord, vous seriez montés mousses et vous seriez descendus vieux contre-mâtres, comme moi... Et voilà ce que c'était que le Vaisseau-Monstre. (*Chantant.*)

Cassons-nous les reins, et buvons du grog, etc.

**Tous** (*chantant*).—

Cassons-nous les reins, et buvons du grog, etc.

**BOUQUIN.**—Maintenant, j'ai le gosier trop sec pour continuer, Marcel va vous narrer la suite.

**Tous.**—Oui, oui...

**DANIEL.**—Lui ! ce farceur de Parisien !

**BOUQUIN.**—Cargue ta langue, Daniel, ou je te tamponne.

**Tous.**—Oui, oui !...

ent-être, tas de no-  
e Vaisseau-Monstre  
u?... Au contraire,  
i, un vrai bijou qui  
n'était ni un trois-  
orvette, ni une fré-  
p, ni une goélette,  
ni une gondole, ni  
tout ça.

it donc ?

au monstre !... Fi-  
ue pour faire son  
rière, le capitaine  
ettait une semaine  
pour revenir. Et  
art, mes amours, il  
monter qu'à la tour  
est des mâts, figu-  
à la grande hune,  
descendant par tri-  
sses et vous seriez  
es, comme moi...  
Vaisseau-Monstre.

ons du grog, etc.

ns du grog, etc.

le gosier trop sec  
s narrer la suite.

e Parisien !

, Daniel, ou je te

BOUQUIN (à *Marcel*).—Parle, toi.  
MARCEL.—V'là ce que c'est : Le capitaine du  
Vaisseau-Monstre, un vrai monstre, par consé-  
quent, celui-là !... le capitaine, donc, pour ce  
qui était de la beauté de sa personne et de la  
douceur de son caractère, tenait le milieu entre  
l'Auvergnat et le Bas-Breton ; avec ça qu'il  
était poli comme un ours et éduqué dans le  
genre du défunt camarade dont nous avons  
mangé les saucisses.

TOUS (*riant*).—Ah ! ah ! ah !

MARCEL.—Et tout l'équipage était à l'ave-  
nant... c'étaient tous des Daniels, mes enfants,  
des vrais Daniels... (*Rire général.*)

DANIEL (*furieux*).—Ah ! mais, Parisien, pas  
d'alluvion... ou, sinon...

BOUQUIN (à *Daniel, en lui allongeant un coup  
de poing*).—Silence, fillot, ou je tape !...

MARCEL.—Pour lors, le Vaisseau-Monstre na-  
vigait depuis pas mal d'années, quand l'aide-  
gabier avisa de loin une merveille... Cette mer-  
veille était un sloop, mes enfants... mais quel  
sloop !... blanc et or, avec des voiles en soie  
bien clair, des pavillons roses, des cordages en  
fil d'or et de soie, des canons en argent, et des  
mâts en or massif... et l'équipage !... Oh ! l'équi-  
page chantait à tue-tête (*chantant*) :

Cassons-nous les reins, et buvons du grog, etc.

Tous (*chantant*) :—

Cassons-nous les reins, et buvons du grog, etc.

(*Ils boivent et dansent. Pas de matelots. A la  
deux matelots remontent en criant au feu !*)

LAJOIE.—Le feu !... où ça ?

LE MATELOT.—Dans la cambuse... et il gagne l'entrepont.

L'AJOIE.—Le feu que nous croyions éteint! Ah! je le disais bien, c'est ce maudit forçat qui nous porte malheur!... Commençons par nous débarrasser de lui!...

TOUS.—Oni! à la mer! à la mer! (*Ils s'avancent vers Maurice qui est attaché à gauche.*)

KERVEGUEN (*paraissant*).—Quels sont ces cris, ce tumulte?

L'AJOIE.—Le feu à bord, commandant.

KERVEGUEN.—Comment a-t-il pris?

BOUQUIN.—On ne sait pas... Peut être les deux mutins enchaînés à fond de cale.

KERVEGUEN.—Chacun à son poste et surtout pas de désordre. Lieutenant, faites fermer les panneaux pour éviter les courants d'air... Bouquin, noyez les poudres... Docteur, faites transporter les blessés dans la batterie... Je descends moi-même pour m'assurer de l'état des choses. (*Il descend.*)

LE LIEUTENANT.—Carguez les voiles! (*Des mousses montent aux cordages.*)

KERVEGUEN (*en dessous*).—Faites jouer les pompes. (*Le commandement se répète en dessous.*)

BOUQUIN.—Aux pompes tout le monde! (*Tumulte, le feu se fait jour à travers le plancher.*)

KERVEGUEN.—Enfants! tout est perdu!... plus d'espoir de sauver la frégate!... Travaillons à un radeau pour gagner la côte; c'est notre seule chance de salut... Alerte, enfants!

TOUS.—Au radeau!... (*Ils se précipitent. On entend le bruit des marteaux et les planches qui tombent.*)

MAURICE.—Au nom du ciel! laissez-moi aider les travailleurs!

ise... et il gagne  
croyions éteint!  
maudit forçat qui  
mençons par nous

a mer ! (*Ils s'a-*  
*aché à gauche.*)  
uels sont ces cris,

mandant.

pris ?  
. Peut-être les  
de cale.

poste et surtout  
aites fermer les  
nts d'air... Bou-  
eur, faites trans-  
ie... Je descends  
l'état des choses.

es voiles ! (*Des*

Faites jouer les  
*épète en dessous.*)  
le monde ! (*Tu-*  
*rs le plancher.*)  
t est perdu !...  
e !... Travaillons  
côte ; c'est notre  
enfants !

e précipitent. On  
t les planches qu

laissez-moi aide

KERVEGUEN.—Va donc ! (*Grand tumulte.*) Les  
embarcations à la mer !... Les malades d'abord,  
puis les enfants et les novices... le lieutenant et  
moi nous embarquerons les derniers.

HENRI (*s'élançant de la cabine*).—Ah ! mon  
père, laissez-moi rester auprès de vous...

KERVEGUEN.—C'est impossible !... Embrasse-  
moi, et le ciel te sauve !

HENRI.—Mon père !

BOUQUIN.—Vite ! vite ! (*Il l'arrache des bras*  
*de son père.*)

MAURICE (*à part*).—Ah ! je veillerai sur cet  
enfant. (*Grand tableau d'incendie.*)

(RIDEAU.)

---

ACTE III.  
LA CÔTE D'AFRIQUE.

Un site sauvage sur les côtes d'Afrique : au fond, colline praticable ; à droite, l'entrée d'une grotte laquella des feux sont allumés ; à gauche, au deuxième plan, l'entrée d'une hutte grossière ; à gauche du premier plan, un chemin creux ; un tronc d'arbre scié servant de table ; çà et là, quelques arbustes.

SCÈNE PREMIÈRE.

MAURICE seul.

MAURICE (*agenouillé, regardant du côté de la grotte*).—Il dort encore... Pauvre Henri ; Dieu me donne la force de te protéger toujours. — ou que sa bonté daigne nous délivrer ensemble... (*Il se relève.*) Mais le jour est venu ; j'ai pu éteindre les feux qui, pendant la nuit, nous écartent de nous les animaux malfaisants... (*Il disperse les branches allumées, puis il va pousser le tronc d'arbre sur lequel sont des fruits.*) Bon repas du matin... Hier, pour la première fois, j'ai découvert un arbre à fruit sur cette côte inhospitalière ; il était temps, ma provision de poudre et de plomb est presque épuisée ; mais grâce au ciel, nos misères touchent à leur fin ; si j'ai bien calculé les jours et les nuits, dans deux ou trois jours que ces Arabes qui traversaient le désert ont trouvés sur cette plage, hors d'état de nous suivre, il a dû s'écouler six mois, et la seconde caravane qu'ils nous ont annoncée ne peut pas à paraître... Oui, six mois, et pendant ce

III.

AFRIQUE.

d'Afrique : au fond,  
l'entrée d'une grotte  
s ; à gauche, au deux  
grossière ; à gauche  
creux ; un tronc d'a  
là, quelques arbustes.

MIÈRE.

seul.

gardant du côté d

Pauvre Henri ;

te protéger touj

nous délivrer en

le jour est venu

ui, pendant la

maux malfaisants

lumées, puis il va

sont des fruits.)

pour la première

à fruit sur cette

mps, ma provision

resque épuisée ;

s touchent à leur

rs et les nuits, de

raient le désert

ge, hors d'état de

six mois, et la se

annoncée ne tait

mois, et pendant

e temps, pas un être humain ne s'est montré  
ans cette immense solitude, où j'ai veillé sur  
e pauvre enfant avec Marcel, échappé comme  
ous du naufrage, tous trois abandonnés des  
ommes, mais non pas de la Providence, qui a  
tendu sur nous sa protection miraculeuse. (*On  
tend crier au dehors.*)

SCÈNE II.

MAURICE, MARCEL.

*Marcel est accoutré d'une manière grotesque,  
s vêtements sont raccommodés avec des feuilles  
arbre et des morceaux d'écorce en guise de pièces.  
à aussi de longues feuilles d'arbre qui s'agitent  
comme des plumes sur sa casquette de matelot.*

— Oh ! la la ! du secours !

MAURICE. — Marcel ! (*Il saisit sa carabine.*)  
y a-t-il ?

MARCEL (*se retournant effrayé*). — Ça court-il  
près moi ? (*Il vient se jeter sur Maurice et recule  
illumées, puis il va poussant un grand cri.*) Ah ! le voilà !...

MAURICE. — Quoi donc ?

MARCEL (*le reconnaissant*). — Ah ! c'est vous,  
Monsieur Maurice ?

MAURICE. — Eh bien, oui, c'est moi... après ?...  
qu'est-ce que tu as vu ?

MARCEL. — Ce que j'ai vu ?... (*Regardant der-  
rière lui.*) Je ne le vois plus... mais je vous  
souvenez-vous ?... Ouf ! ça me remet !...

MAURICE. — Enfin, explique-toi !...

MARCEL. — Voici ce que c'est... Ce matin, au  
point de ma cahute... j'étais allé dans la petite  
baie pour aller pêcher des mollusques et du fretin, quand

tout à coup, qu'est-ce que j'aperçois?... Une tête !... oh ! mais une tête !... une figure !... quelque chose d'affreux !...

MAURICE.—Tu te seras vu dans l'eau !

MARCEL.—Pas possible ! Je regardais en l'air sur un rocher... et ça me regardait aussi... avec une grimace !... Des yeux de possédé... une mâchoire désordonnée... et puis un corps noir, tout poilu...

MAURICE.—Un singe, probablement...

MARCEL.—Ça ressemblait plutôt à un homme très laid. Une taille superbe, dans mon genre et même mieux... enfin, une horreur !

MAURICE.—Attends donc, serait-ce par hasard l'orang-outang ?

MARCEL.—Hein ! l'orang dégoûtant !

MAURICE.—L'homme des bois à qui j'ai donné la chasse le jour même de notre débarquement, mais depuis ce temps-là, il n'a plus reparu.

MARCEL.—Je parierais que c'est ça... l'homme des bois... Drôle d'espèce !... Tantôt, il saute dans les arbres, comme un écureuil, tantôt, ça se promène comme un Parisien, avec une canne à la main...

MAURICE.—Si c'est lui, j'y veillerai... mais je crois plutôt que ton imagination, effrayée, cherche quelque ressemblance...

MARCEL.—Il est de fait qu'à ce moment-là, je pensais à cet animal de Daniel... Où est-ce l'heure qu'il est ? Son âme doit être au diable, d'où elle venait... et son corps dans le ventre de quelque requin ! Que le poisson lui soit léger !... Quand je pense que sans vous, monsieur Maurice, il m'en serait arrivé autant... peut-être pis !...

MAURICE.—Tais-toi, ne me rappelle pas

ne j'aperçois?... Une  
e!... une figure!

vu dans l'eau!

Je regardais en l'air  
e regardait aussi...  
yeux de possédé...  
et puis un corps

probablement...  
it plutôt à un hom

be, dans mon genre

ne horreur!

e, serait-ce par has

g dégoûtant!

s bois à qui j'ai do

notre débarqueme

l n'a plus reparu.

que c'est ça... l'he

espèce!... Tantôt,

omme un écureuil

omme un Parisien.

j'y veillerai... ma

agination, effrayée

qu'à ce moment-

Daniel... Où est-

ne doit être au dia

corps dans le ve

e le poisson lui

e que sans vous, u

rait arrivé autant.

me rappelle pas

scènes d'horreur! Trop souvent je les ai là...  
à vant les yeux! Vingt malheureuses créatures,  
réfugiées sur un mince radeau, ballotées par les  
flots pendant des jours et des nuits, épuisées par  
la faim, exaltées par le désespoir!... Oh! que  
Dieu pardonne à ces furieux qui, les yeux étin-  
celants, plus pareils à des tigres qu'à des hom-  
mes, pressés d'assouvir un besoin monstrueux,  
cherchaient déjà à sacrifier ceux des nôtres qui,  
plus faibles ou exténués, étaient hors d'état de  
se défendre!... Henri... Dieu! c'était lui!...  
Je les ai vus s'élançer... mais avant que le plus  
féroce eût touché l'enfant placé sous ma garde,  
son corps roulait abattu par ma hache! Les  
autres bêtes fauves se sont arrêtées alors, et la  
terreur a refoulé le cri sauvage de leurs en-  
traîlles!

MARCEL.—Oui, c'est beau ce que vous avez  
fait là!... J'y aurais passé aussi, moi... un des  
plus délicats! Mais vous avez tenu tout le monde  
en respect... et, le pistolet d'une main, le gou-  
vernaïl de l'autre, vous avez crânement ma-  
nœuvré pour gagner la côte! Sapristi! que  
j'étais malade!... J'avais si peur!

MAURICE.—J'ai cru mourir aussi... avec les  
reis malheureux qui ont abordé avec nous et  
qui dorment là-bas sous les sables; mais ma  
hache n'était pas finie! Pauvre Henri! de nou-  
veaux dangers le menaçaient... que d'efforts  
pour les conjurer!

MARCEL.—Convendez que je vous ai joliment  
aidé!... Dame!... J'ai appris toutes sortes de  
métiers! D'abord architecte... (*Il montre la hutte*)  
carpentier... jardinier... sans parler de ma  
cuisine... du bouillon de lézard et des rognons  
de girafe sautés à l'eau... car nous n'avons que

de l'eau... enfin, pour surcroît d'industrie, je me suis fait tailleur! (*Montrant son costume.*) A la dernière mode du pays... et chapelier... Hein! ce chapeau à plumes, ça me rappelle feu Robison... Heureusement il n'y a pas de Vendredi ici!... Oh! le vendredi... ça porte malheur!...

MAURICE (*qui est allé vers la grotte*).— Il s'en va... il vient... pas un mot qui lui rappelle nos misères! A peine en a-t-il compris tout l'horreur quand je le déposai évanoui sur le rivage...

SCÈNE III.

LES MÊMES, HENRI.

HENRI (*sortant de la grotte*).— Où est-il? (*S'avançant vers Maurice.*) Ah! Maurice!...

MAURICE.— Qu'as-tu donc, Henri?

HENRI.— Quand tu n'es pas là, je tremble tous les jours; mais me voilà rassuré!

MARCEL.— C'est comme moi; j'ai besoin de le voir, ne fût-ce que le bout de son petit doigt. Ça me donne du cœur!

HENRI.— Bon Marcel... toujours dévoué!

MARCEL.— A votre service, monsieur Henri, moi et mes petits talents... Et s'il vous faut un tailleur...

MAURICE (*à Marcel*).— C'est bon, mon ami, retourne à la pêche, et surtout ne t'avise pas de chasser!

MARCEL.— Comment, la chasse est interdite!

MAURICE.— Faute de munitions... Les charges de ta carabine et de la mienne, voilà tout ce que nous reste... et tu comprends qu'il faut ménager...

croît d'industrie, j  
trant son costume.  
... et chapelier...  
ça me rappelle feu  
l n'y a pas de Ven  
di... ça porte mal

la grotte).— Il s'é  
not qui lui rappell  
-t-il compris tout  
sai évanoui sur l

MARCEL.—Oui, ce n'est pas le cas de tirer sa  
poudre aux moineaux!... Allons, je vais vous  
chercher une friture... Je ne m'éloigne pas,  
monsieur Maurice, soyez tranquille... je suis  
là... à votre portée... si vous avez besoin de  
moi... c'est-à-dire si j'ai besoin de vous, je  
vous appellerai! (*Il sort par la gauche.*)

SCÈNE IV.

MAURICE, HENRI.

HENRI.

— Où est-il? (*S'ad*  
Maurice!...

Henri?  
là, je tremble tou  
é!

moi; j'ai besoin  
de son petit doigt

jours dévoué!  
monsieur Henri.  
Et s'il vous faut

est bon, mon am  
ut ne t'avise pas

asse est interdite  
tions... Les charg  
ne, voilà tout ce q  
ends qu'il faut

HENRI.—Plus de provisions! Ah! je com-  
prends à quels dangers tu vas encore t'exposer!

MAURICE.—Aucun, rassure-toi!

HENRI.—Hier encore... cette longue excur-  
sion...

MAURICE.—Pour nous procurer de nouvelles  
ressources...

HENRI.—Mais pourquoi ne pas m'emmener  
avec toi?

MAURICE.—Y songes-tu, Henri?... Si faible  
encore!...

HENRI.—Non, Maurice, je me sens fort à pré-  
sent... et ranimé par tes soins... je ne vis que  
par toi seul.

MAURICE.—Dis-moi? Tu me crois innocent  
du crime qui pèse sur ma tête!

HENRI.—Eh! comment te croire coupable,  
toi qui n'as que des pensées de dévouement?  
Non, Maurice, non, le monde entier t'accuserait,  
je serais là pour te défendre.

MAURICE.—Ah! merci, Henri, merci de cette  
parole!

HENRI.—Ne te dois-je pas la vie? Lorsque  
les Arabes ont passé ici, tu pouvais t'éloigner

avec eux ; mais tu as voulu rester, décidé à mourir avec moi, car j'allais mourir... Mais ne m'as-tu pas dit que notre délivrance était proche ?

MAURICE.—Oui, nous touchons à l'époque où une nouvelle caravane doit traverser ce pays, et, cette fois, nous pourrons la suivre. Il me tarde de voir ces tribus nomades pénétrer dans notre solitude... Il est temps que je surveille leur arrivée. Toi, mon enfant, rentre dans cette grotte, et attends là avec patience les nouvelles que j'espère t'apporter bientôt.

HENRI.—Me retenir là ! Aurais-tu quelques craintes ?

MAURICE.—Non, sans doute ; mais la chaleur du jour ne tardera pas à se faire sentir, et puis tu m'as promis de la prudence. A bientôt. (*Il prend sa carabine et sort par le fond.*)

HENRI (*seul*).—Serait-ce enfin le jour de la délivrance... Si ces libérateurs attendus ne venaient pas !... Non, non, la Providence qui nous a secourus jusqu'ici, ne nous abandonnera pas ! (*Il rentre dans la grotte.*)

SCÈNE V.

MARCEL, puis MAURICE et HENRI.

MARCEL (*criant et arrivant tout hors de lui*).—Le voilà, monsieur Maurice, le voilà ! (*Il tire un coup de fusil.*) Oh ! je l'ai manqué ! (*L'orang-outang paraît ; il court après Marcel, fait plusieurs gambades qui l'effrayent.*) Ah ! vilaine bête ! Non... bel homme. (*Lui faisant des saluts.*) Monsieur, monsieur... (*L'orang-outang qui saisit la carabine jetée par Marcel, la touche dans*



ceux qui, moins heureux que nous, resteront ensevelis dans ce désert. (*Il rentre dans la grotte.*)

MAURICE.—Et toi, Marcel, occupe-toi aussi de tes préparatifs.

MARCEL.—Ah ! ce ne sera pas long, j'ai déjà commencé. Revenez vite avec les Bédouïns. (*Maurice remonte sur la colline.*)

SCÈNE VI.

MARCEL *seul.*

MARCEL (*Il va et vient à sa cahute, tout en parlant.*).—Je vais donc prendre la clef des champs !... Ce n'est pas les champs qui manquent par ici... surtout les champs de sable !... Mais dépêchons-nous, rassemblons mes hardes... (*Il montre un lambeau de voile tout noir.*) Ce mouchoir, et la toilette que j'ai sur moi, voilà tout mon bagage ; j'ai mis de côté quelques récoltes du pays : d'abord mon singe, et puis ces bottes d'oignons. Dieu ! les beaux oignons !... Ça me rappelle la France ; je ne peux pas les regarder sans pleurer. (*Montrant deux sacs.*) Ici du millet pour la nourriture des petits oiseaux ; c'est innocent... Là une provision de séné... c'est moins innocent ; j'ai déjà essayé la puissance de ce médicament... Sapristi ! il est bon !... En arrivant à Paris, je me ferai apothicaire, et, en même temps, j'élèverai des serins... Seulement, ne pas confondre les sacs. (*Il s'accroupit pour arranger les sacs.*)

SCÈNE VII.

MARCEL, DANIEL.

DANIEL (*entrant par la gauche, et regardant autour de lui*).—Dans quel diable de pays sommes-nous donc ? (*Apercevant Marcel accroupi*.) Oh ! un singe !

MARCEL (*apercevant Daniel*).—Mon semblable !

DANIEL (*prenant sa carabine*).—Il faut que j'aie sa peau ! (*Il le couche en joue*.)

MARCEL (*gesticulant*).—Hé ! là-bas !

DANIEL.—Ça parle ! (*Le reconnaissant*.) Eh ! c'est cet imbécile de Marcel !

MARCEL.—C'est cet animal de Daniel !

DANIEL.—Dans mes bras ! (*Ils s'embrassent*.) Comment ça va-t-il ?

MARCEL.—Pas mal, et toi ?—Merci... Ah ça ! d'où viens-tu ?

DANIEL.—Et toi?... Je te croyais avalé par une baleine.

MARCEL.—Tu ne te trompes pas... J'ai passé quelques mauvais quarts d'heure dans les flancs de cet animal.

DANIEL.—Et tu as pu sortir ? par quelle voie ?

MARCEL.—Par une voie... (*avec mystère*) dont j'ai été humilié.

DANIEL.—Bah ! comment ?

MARCEL.—J'avais du séné.

DANIEL.—Ah bah !

MARCEL.—A ton service, c'est comme ça que j'ai sauvé ma peau :.. Quand je dis ma peau... c'est justement ce que je n'ai pas sauvé. Tu vois, brûlé par le soleil, et grignoté par les moustiques... C'est le pays qui veut ça ; je t'offre l'hospitalité.

DANIEL. — Merci, nous ne tenons pas à rester ici.

MARCEL. — Tu ne voyages donc pas seul ?

DANIEL. — Eh ! non, vraiment ; je navigue avec le commandant.

MARCEL. — Le commandant Kerveguen ?

DANIEL. — Il vient d'aborder.

MARCEL. — Ah bah !

DANIEL. — J'étais tombé à la mer, on m'a repêché, et on m'a jeté sur la barque du commandant. J'ai bien cru ne pas te revoir, va, mais ce n'était pas ça qui me chagrinait le plus : nous n'avions plus de vivres, si bien que j'ai dévoré mes jambes de bottes ; j'allais passer à la semelle, quand nos signaux ont été aperçus par un navire français, et depuis ce temps-là, nous explorons les côtes d'Afrique... Eh ! tiens, voici le commandant avec une partie de l'équipage.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, KERVEGUEN, GARNIER, LAJOIE,  
MATELOTS, puis HENRI.

KERVEGUEN. — Avançons avec précaution ; j'ai vu de ce côté des traces de pas sur le sable. (*Apercevant Marcel.*) Un homme !

DANIEL. — Eh ! oui, mon commandant, c'est Marcel.

KERVEGUEN. — Marcel !

DANIEL. — Qui était sur le radeau.

KERVEGUEN. — Ciel, débarqué ici. et mon fils ?

MARCEL. — Votre fils... (*Montrant la grotte.*) Il est là.

KERVEGUEN. — Là !

MARCEL (*allant à la grotte et appelant*). — Monsieur Henri ! monsieur Henri !

pas à rester ici.  
pas seul ?  
nt ; je navigue  
erveguen ?

a mer, on m'a  
barque du com-  
s te revoir, va,  
grinait le plus :  
si bien que j'ai  
allais passer à la  
été aperçus par  
temps-là, nous  
.. Eh ! tiens,  
e partie de l'é-

NIER, LAJOIE,  
RI.

précaution ; j'ai  
s sur le sable.  
e !  
commandant, c'est

au.  
ci. et mon fils ?  
trant la grotte.)

et appelant).—  
ri !

HENRI (*sortant de la grotte*).—Ah ! (*Apercevant Kerveguen.*) Mon père ! (*Il s'élançe dans ses bras.*)

KERVEGUEN.—Mon fils ! mon Henri ! Ah ! quelle joie ! J'avais si peu d'espoir, je te croyais perdu à jamais, et je t'ai bien pleuré ; mais enfin je te retrouve ! C'est bien toi, je ne rêve pas ! Ah ! embrasse-moi encore, et appelle-moi ton père, pour que je sois bien sûr d'avoir toute ma raison.

HENRI.—Mon bon père !

MARCEL.—Ça m'attendrit. (*Il déploie son mouchoir de toile.*) Je pleure encore plus qu'avec mes oignons.

HENRI.—Remercions Dieu qui me rend à mon père, et après Dieu l'homme généreux qui a cent fois exposé ses jours pour votre fils.

KERVEGUEN.—Ah ! j'allais être ingrat ! Serait-ce toi, bon Marcel ?

MARCEL.—Moi, excusez ! Ce n'est pas le courage qui me manquait, mais je n'en avais pas trop pour moi tout seul.

KERVEGUEN.—Qui donc alors ? Où est-il ce libérateur, que je le presse dans mes bras ?

MAURICE (*sur la colline*).—Voilà la caravane ! Avant une heure elle sera ici.

KERVEGUEN (*à Henri*).— Qui est cet homme ?

HENRI.—C'est lui, mon père, mon sauveur.

### SCÈNE IX.

LES MÊMES, MAURICE.

MAURICE (*entrant en scène*).—Des étrangers !

KERVEGUEN.—Ah ! qui que vous soyez, vous qui m'avez rendu le bonheur...

MAURICE.—Le commandant !

KERVEGUEN.—Vous me connaissez ?

GARNIER (*considérant Maurice*). — Attendez donc... c'est lui !

KERVEGUEN.—Qui donc ?

GARNIER.—Cet homme, ce fugitif, qu'autrefois nous avons recueilli à bord.

KERVEGUEN.—Maurice ?

LAJOIE.—Le forçat !

TOUS (*reculant*).—Le forçat !

MARCEL (*aux autres*).—N'ayez donc pas peur, il est très doux.

KERVEGUEN.—C'est bien lui. (*Aux autres*). Allez, mes amis, retournez à la chaloupe qui est restée dans la petite anse, annoncez à mes amis que j'ai retrouvé mon fils, et dites-leur qu'ils se tiennent prêts à partir.

DANIEL (*à Marcel*).—Viens, Marcel, viens renouer connaissance avec les amis.

MARCEL.—Et les bouteilles de vin ; il y a si longtemps que nous nous sommes vus. (*Ils sortent.*)

SCÈNE X.

KERVEGUEN, MAURICE, HENRI.

KERVEGUEN.—Monsieur Maurice, je sais déjà que c'est à vous que je dois le bonheur d'avoir revu mon fils ; un pareil bienfait doit effacer de mon souvenir toutes les traces du passé... Comptez donc sur la reconnaissance d'un père, dans les limites des devoirs qui me sont imposés comme gentilhomme et serviteur du roi...

MAURICE.—Je n'aspire, monsieur, croyez-le bien, qu'à me montrer digne de votre estime.

KERVEGUEN.—Que ne vous est-il possible, monsieur Maurice, de reconquérir aussi celle des autres ! (*Mouvement de Maurice.*)

naissiez ?  
urice). — Attende

é fugitif, qu'autre  
rd.

!  
yez donc pas peur

ui. (*Aux autres.*)  
a chaloupe qui e  
noncez à mes amis  
dites-leur qu'ils se

ns, Marcel, viens  
amis.  
de vin ; il y a si  
mes vus. (*Ils sor-*

, HENRI.

urice, je sais déjà  
e bonheur d'avoir  
fait doit effacer de  
du passé... Com  
e d'un père, dans  
me sont imposés  
eur du roi...

onsieur, croyez-le  
de votre estime.  
s est-il possible,  
querir aussi celle  
(*Maurice.*)

HENRI.—Mon père !...

KERVEGUEN.—Loin de moi l'idée de vous cau-  
ser quelque peine ! Croyez que je prends le plus  
vif intérêt à votre situation... Je voudrais vous  
le prouver... Dites-moi, n'annoncez-vous pas  
tout à l'heure l'arrivée d'une caravane ?

MAURICE.—Oui, monsieur, les Arabes, avec  
qui nous nous proposons de partir.

KERVEGUEN.—Fort bien... Où se rendent-ils ?

MAURICE.—Au Maroc, et de là, sans doute, à  
Alger.

KERVEGUEN.—C'est pour vous un moyen de  
salut, je suis heureux qu'il vous soit offert.

MAURICE.—Comment ?...

KERVEGUEN.—Pour rien au monde je n'aurais  
voulu vous laisser seul ici ; mais d'un autre  
côté, quels risques n'auriez-vous pas courus en  
vous embarquant avec nous...

HENRI.—Quoi ! mon père, auriez-vous donc  
l'idée de partir sans lui ?

KERVEGUEN.—Le bâtiment que je monte ap-  
partient à l'État, et je ne saurais prendre avec  
moi un homme condamné par les lois françaises.

HENRI.—Injustement condamné, mon père ;  
M. Maurice est innocent.

KERVEGUEN.—Dieu m'est témoin que je le  
souhaite de toute mon âme !

HENRI.—Il me l'a attesté au milieu même des  
plus grands périls, et l'on ne ment pas quand  
on va paraître devant Dieu !

KERVEGUEN.—Mais suffit-il que je le croie ?  
serait-il à même de le prouver ?

MAURICE.—Non, monsieur, je vous l'ai dit,  
n'espère que dans l'avenir...

KERVEGUEN.—Eh bien, jeune homme, dispo-  
sez de moi, de mon crédit, quand il en sera

temps ; jusque-là votre retour en France vous exposerait à des poursuites ; et quand même je fermerais les yeux sur le devoir qui m'est tracé, il se trouverait à mon bord assez de gens pour vous dénoncer, vous livrer.

HENRI.—Ciel !

MAURICE.—Aussi, monsieur, n'avais-je pas l'intention de revoir mon pays, avant d'être même d'y paraître avec honneur... Je comptais me rendre en Allemagne, le plus près possible de cette France que j'aime toujours.

KERVEGUEN.—Vous avez raison... Quant à vos moyens d'existence, c'est à moi d'y pourvoir.

MAURICE *avec dignité*).—Monsieur...

KERVEGUEN.—C'est une dette de reconnaissance.

MAURICE.—Quand c'en serait une... quand la vie d'une personne chère se payerait avec l'or, je ne saurais accepter les dons d'un homme qui n'a pas commencé par me donner la main.

KERVEGUEN *(faisant un effort sur lui-même)*.—Pardonnez-moi, monsieur Maurice ; votre noblesse et vos sentiments m'a vaincu. *(Avec effusion.)* Donnez-moi vos bras, ô toi qui m'as rendu mon enfance ! *(Il l'embrasse.)*

HENRI.—Oh ! merci, mon père !

KERVEGUEN.—Mon devoir, comme serviteur du roi, serait de signaler un criminel... Ce devoir, je l'enfreindrai... Je vous aiderai même à quitter la France et l'Europe. Je vous accompagnerai avec moi, et je vous fournirai les moyens de vous rendre en Amérique et d'y vivre honorablement.

MAURICE.—Merci, monsieur, j'ai des bras et du courage...

KERVEGUEN.—Partons !

(RIDEAU.)

ACTE IV.

LES DIAMANTS.

Un grand salon à arcades préparé pour une fête.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MAJORDOME, PLUSIEURS DOMESTIQUES *en grande livrée, les uns allumant les lustres, les autres disposant des caisses de fleurs, puis MARCEL.*

LE MAJORDOME (*aux autres*). — Allons, vite, dépêchez-vous ; préparez tout pour que la fête soit magnifique ; c'est la première que donne de Kerveguen depuis son retour de ce fameux voyage où il a failli perdre son fils. Il faut qu'on amuse, qu'on soit gai !

UN DOMESTIQUE (*riant bêtement*). — Ah ! ah !

LE MAJORDOME. — Qu'est-ce qu'il a donc, ce-là ?

LE DOMESTIQUE. — Dame ! vous dites qu'il faut qu'on soit gai... Eh ! eh ! eh !

LE MAJORDOME. — Imbécile ! ce n'est pas pour que je dis ça, c'est pour la société.

LE DOMESTIQUE (*repreuant son sérieux*). — Excusez, c'est fini. (*On voit au fond Marcel qui s'agite et ut avec un air d'admiration.*)

LE MAJORDOME. — Hé ! vous autres, faites attention !... Qu'est-ce que c'est que cet in-là ?

MARCEL (*entrant en faisant de grandes salutations à droite, à gauche*). — Messieurs... (*Au majordome.*) Monsieur le marquis...



SCÈNE II.

KERVEGUEN, MARCEL.

KERVEGUEN. — Je t'attendais. Tu as amené Maurice à Paris ?

MARCEL. — Oui, mon amiral.

KERVEGUEN. — Où l'as-tu laissé ?

MARCEL. — A Passy, chez mon parrain.

KERVEGUEN. — Tu n'as rien dit à personne ?

MARCEL. — Je pense pas ! Vous m'aviez dit d'être muet comme un poisson ; je me suis moqué sur l'animal.

KERVEGUEN. — Vous partirez demain pour Marseille. (*Lui remettant des papiers.*) Voici ce que j'ai promis... un passeport que j'ai fait dé-

livrer par l'amirauté et que j'ai visé moi-même, avec recommandation pour M. de Labourdon-

niais, mon ami, gouverneur de l'Île de France, (*à voix*). — Tu la fais cette bourse, qui suffira amplement aux frais

de ton voyage ; plus tard, je vous ferai passer d'autres domestiques sur ces fonds. La frégate l'*Atalante* est prête à vous

recevoir... Qu'il parte, qu'il oublie la France !

MARCEL. — On tâchera, mon amiral.

KERVEGUEN. — Eh ! mais, tu es ému, je crois !..

MARCEL. — Un marin !

MARCEL. — Oh ! ce n'est pas pour moi !... Les voyages, ça me forme... mais lui, le pauvre

général !... Je l'aime bien, voyez-vous, quoiqu'il ait jamais voulu me raconter toute son his-

toire. C'est égal, je gagerais ma main qu'il n'est pas coupable.

KERVEGUEN. — Dieu le veuille !... Tu auras soin de lui : tu tâcheras de soutenir son courage.

MARCEL. — Lui de ma part, oui, répète-lui bien que j'ai obéi seulement à un devoir d'honneur.

Qu'il en appelle à sa conscience, comme moi  
la mienne ; si elle le condamne, qu'il se résigne  
si elle l'absout, qu'il se console. Dieu seul  
l'avenir. Maintenant, retourne auprès de lui  
que le ciel vous garde ! Adieu ! (*Il sort.*)

SCÈNE III.

MARCEL, puis FOLBERT.

MARCEL.—Allons, v'là qui est dit ; dema  
matin, encore en route !... Si ça n'est pas p  
gai qu'en venant ici... Impossible de lui fa  
desserrer les dents !... et puis un air... tan  
en dessous, tantôt au vent... comme quelqu  
(*montrant son front*) qui a perdu sa boussole  
Ah ! dame !... c'est que c'est pas drôle... Que  
je pense à lui, j'aimerais encore mieux être  
la côte sauvage... sans Daniel. (*Il va p  
sortir.*)

FOLBERT (*entrant*).—Allons ! J'arrive à ten  
pour voir l'amiral avant la fête.

MARCEL (*à part*).—Tiens ! je connais ce  
roissien-là !

FOLBERT (*à un domestique qui entre avec lui*).  
Posez cet écrin sur la table et faites avertir l'a  
ral que je l'attends. (*Le domestique dépose  
écrin sur la table et sort.*) Tout cela est parfai  
Je fais une excellente affaire. En acceptant  
vitation de l'amiral je lui ai promis de lui app  
ter cette parure, pour laquelle il va me pay  
ce soir, quatre-vingt mille francs. Aucun j  
lier ne m'en a offert plus de soixante mi  
Mais M. de Kerveguen est riche, et c'est un  
deau de nocé qu'il veut offrir à sa nièce. ( *trouve face à face avec Marcel qui l'examina*

ence, comme moi  
ne, qu'il se résigne  
sole. Dieu seul s  
rne auprès de lui  
eu ! (*Il sort.*)

FOLBERT.

ui est dit ; dem  
Si ça n'est pas p  
possible de lui fa  
ouis un air... t  
. comme quelq  
perdu sa boussole  
st pas drôle... Qu  
acore mieux être  
aniel. (*Il va p*

ns ! J'arrive à ten  
fête.  
! je connais ce

qui entre avec lui  
et faites avertir l'a  
domestique dépose  
tout cela est parfai  
e. En acceptant l  
promis de lui app  
uelle il va me pay  
francs. Aucun je  
s de soixante mil  
riche, et c'est un  
rir à sa nièce. (  
rcel qui l'examina

MARCEL (*reculant*).—Mais oui... c'est lui !  
Je ne me trompe pas !

FOLBERT.—Plait-il ?

MARCEL.—Monsieur de Folbert !

FOLBERT.—Comment ? Qu'est-ce que c'est ?

MARCEL.—Monsieur de Folbert ne me remet  
pas ? hein ?... (*Faisant igne de donner un coup  
de pied.*) Cette jambe-là ?... ça ne vous dit  
rien ?...

FOLBERT.—Quel imbécile est-ce là ?

MARCEL.—Je vois que vous commencez à me  
reconnaître... Marcel... vous savez bien... le  
illeul de mon parrain... de mon parrain Faust-  
in...

FOLBERT.—Ah ! Faustin ?...

MARCEL.—De Passy.

FOLBERT.—Oui... oui...

MARCEL.—Que vous avez pris en affection...  
même que vous lui avez donné votre petit pa-  
villon de Passy... C'est là, depuis qu'il est veuf,  
qu'il entasse sou sur sou avec la rente que vous  
lui avez faite... car c'est drôle comme vous avez  
été bon pour lui !

FOLBERT (*contrarié*).—C'est bien.

MARCEL.—Faut-il qu'il vous ait rendu de fiers  
services ?

FOLBERT (*impatienté*).—C'est bien, te dis-je.

MARCEL.—Mais tout ça ne lui a pas profité...  
pauvre bonhomme, la boisson l'a abruti... Quel  
vieux crétin !... sauf le respect que le lui dois...  
il ne me reconnaissait seulement pas... j'ai été  
obligé de lui dire mon nom et de lui rappeler  
le jour où je l'ai quitté, le jour de sa fête, quoi,  
il y a eu trois ans juste le 15 février.

FOLBERT (*tressaillant*).—Le 15 février !

MARCEL.—Vous savez bien, chez M. Duromé ?

FOLBERT (*à part*).—Duromé !

MARCEL.—Car vous étiez là, vous ?

FOLBERT.—Moi ? Allons donc !

MARCEL.—A preuve... qu'on a quelque chose à vous rendre...

FOLBERT.—Quoi donc ?

MARCEL.—Un portefeuille que vous avez perdu ce soir-là...

FOLBERT (*troublé*).—Hein ?

MARCEL.— Un portefeuille, en maroquin rouge.

FOLBERT (*à part*).—Celui de Duromé !... Ce n'est donc pas en traversant la rivière que je l'ai laissé tomber !... Et cette lettre de change qu'il contenait !...

MARCEL.—Vous dites ?

FOLBERT (*haut, en se remettant*).—Je dis que tu te trompes, mon garçon ! je ne me rappelle pas...

MARCEL.—Puisqu'on m'avait envoyé coucher dans le petit hangar qui était tout près de votre pavillon... et que la nuit je vous ai vu rentrer.

FOLBERT.—Moi !... tu m'as vu ?...

MARCEL.—Et puis que le lendemain matin, en me remettant en route, j'ai trouvé par terre, devant le pavillon... le portefeuille... Il n'y a que vous qui ayez pu le perdre... c'est clair.

FOLBERT (*à part*).—Maladroit !... (*Haut.*) Tu l'as ouvert ?

MARCEL.—Naturellement !

FOLBERT.—Et tu as lu ?...

MARCEL.—Oh ! rien... si donc !... je ne sais pas lire.

FOLBERT.—A la bonne heure !... Et qu'en as-tu fait ?

MARCEL.—Ma foi ! j'étais pressé... je l'ai

serré dans une petite cachette du pavillon qui servait au vieux pour la contrebande...

FOLBERT. — Mais maintenant ?

MARCEL. — En arrivant à Paris, j'ai dit la chose à mon parrain.

FOLBERT. — Ainsi le portefeuille...

MARCEL. — Doit être encore dans la cachette.

FOLBERT (*à part*). — Diable ! il faut absolument le ravoir. (*Haut.*) Je me rappelle ce portefeuille... quelques papiers sans importance...

MARCEL. — Bien fâché...

FOLBERT. — Cependant, ta peine mérite salaire... tu m'as l'air d'un brave et honnête garçon, soigneux, avisé, dévoué...

MARCEL (*à part*). — Tiens, tiens, comme il est devenu câlin !

FOLBERT (*lui donnant de l'argent*). — Voici pour toi.

MARCEL. — Deux louis !... (*A part.*) Lui qui autrefois m'avait allongé gratis... (*Il répète le signe du coup de pied.*)

FOLBERT (*à part*). — Si je pouvais m'échapper ce soir !... Mais cette fête à laquelle j'ai promis d'assister... (*Haut, à Marcel qui veut sortir.*) Reste ici... j'aurai peut-être des instructions à te donner.

MARCEL. — A moi ?...

FOLBERT (*à part*). — Je ne veux pas le perdre de vue...

MARCEL. — C'est que j'ai affaire...

FOLBERT. — Bien, bien. (*! un domestique et au majordome qui paraissent au fond.*) Ayez bien soin de ce digne garçon, et faites-le rafraîchir.

MARCEL. — Passe pour me rafraîchir. (*A part.*) Mais une fois rafraîchi...

LE MAJORDME.—Veuillez me suivre, monsieur Marcel.

MARCEL.—Vous suivre ? Allons donc ! je passe devant ; suivez-moi, domestiques ! (*Il sort avec le majordome.*)

SCÈNE IV.

FOLBERT, puis KERVEGUEN.

FOLBERT.—Maudite rencontre... Mais qu'importe après tout ?... (*Voyant entrer Kerveguen.*) Ah ! voici le maître de céans... Bonsoir, ami ral... vous voyez que je vous ai tenu parole... (*Désignant l'écrin qui est sur la table.*) Voici les bijoux que je devais vous apporter.

KERVEGUEN (*les regardant*).—Parfait... Veuillez passer dans mon cabinet. Je vais vous donner la somme convenue. Vous avez bien fait de vous présenter de bonne heure ; car j'attendais beaucoup de monde ce soir. (*Ils sortent à gauche.*)

SCÈNE V.

MARCEL, puis HENRI.

MARCEL (*entrant*).—A présent, filons !... Je crois que c'est ici... Il s'agit maintenant de prévenir M. Henri pour que le monstre ne s'aperçoive de rien. Il serait d'une colère...

HENRI (*entrant*).—Marcel !... Toi ici ! ton mon ami ? Tu reviens seul ? Il est parti ?

MARCEL.—Chut !... M. Maurice ?... Non, il est ici, et malgré l'ordre de votre père, il voudrait vous faire ses adieux.

HENRI.—Oh ! merci à toi, bon Marcel, de me procurer cette grande joie... Fais-le venir...

e suivre, monsieur

lous donc ! je passe  
ques ! (Il sort avec

VEGUEN.

re... Mais qu'im  
entrer Kerveguen.

... Bonsoir, ami  
s ai tenu parole...  
la table.) Voici les

porter.

—Parfait... Veuillez

Je vais vous don

us avez bien fait de

ure ; car j'attend

r. (Ils sortent de

NRI.

ent, filons !... Je

maintenant de pré

monstre ne s'aper

colère...

... Toi ici ! toi

Il est parti ?

Maurice ?... Non, il

votre père, il vou

bon Marcel, de m

Fais-le venir...

Hâte-toi... avant que la foule des invités ne pénétre dans cette salle...

MARCEL.—Attendez... Ça ne sera pas long. (Allant à droite.) Par ici. (Maurice paraît. Un domestique qui vient de rentrer par la gauche, s'avance vers Maurice comme pour l'interroger. Au domestique.) Monsieur est un de mes amis. (Le domestique s'incline et sort.) Voilà comme ça se pratique.

SCÈNE VI.

MARCEL, HENRI, MAURICE.

MAURICE. — Ah ! Marcel, comment suis-je ici ?... J'avais promis... (Apercevant Henri.) Henri ! (Il se jette dans ses bras.) Malgré ma parole donnée à ton père, je n'ai pu résister au désir de te revoir avant mon départ de France. C'est peut-être un adieu éternel que je viens te faire.

HENRI.—Non, Maurice. Espérons en la Providence ! Je suis convaincu de ton innocence. Espérons que le ciel fera éclater bientôt ta justification aux yeux de tous... (Marcel s'est éloigné et surveille.)

MAURICE.—Ah ! merci ! (Ses yeux se fixent sur l'écrin ouvert.) Que vois-je ? Est-ce une hallucination ? un rêve ?... Non... non... je ne me trompe pas !... Ce bracelet... ce collier... Henri !... au nom du ciel, d'où vient cette parure ?

HENRI.—Je ne sais... Mon père a parlé d'acheter une parure pour faire un cadeau de nocces à une de mes cousines... mais que l'importe ?...

MAURICE.—Ce qu'il m'importe ?... Mais ce vol !... ce meurtre !... Oui... mon innocence...

tout est là !... Henri ! ces bijoux... ces bijoux sont ceux de ma mère.

HENRI.—Maurice... tu dois te tromper...

MAURICE.—Non ! non !... je les reconnais bien, va !... Aussi je ne pars plus maintenant... je ne veux plus me cacher !... Qu'on vienne ! j'ai de quoi confondre mes accusateurs et découvrir le meurtrier !...

HENRI.—Maurice ! au nom du ciel... Si mon père allait l'entendre !...

*Maurice* ~~Maurice~~.—Je veux qu'il m'entende !... Oui, qu'il vienne !... qu'ils viennent tous...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, KERVEGUEN.

KERVEGUEN.—Que vois-je ! cet homme est encore ici ?... Misérable !... malgré ta promesse, malgré tes serments !...

MAURICE (*avec une exaltation croissante*).—J'y ai manqué... oui !... c'est vrai, et j'en remercie Dieu... c'est lui qui m'a inspiré le désir de revoir Henri une dernière fois ! Dieu l'a voulu pour faire éclater la preuve de mon innocence !

KERVEGUEN.—Toujours ton innocence !

MAURICE.—Oh ! vous n'en douterez plus maintenant !... vous qui, ainsi que mes juges, prétendiez que la vente de mes diamants était une fable !... les voilà, monsieur...

KERVEGUEN.—Que dit-il ? Cette parure... Je viens de l'acheter de Folbert.

MAURICE.—Elle appartenait à ma mère !

KERVEGUEN.—Allons donc ! c'est impossible !

MAURICE.—Impossible !

HENRI.—Pourtant, mon père, s'il les reconnaît !...

KERVEGUEN.—Il se trompe.

MAURICE.—Non, non, je ne me trompe pas ! et je vous prouverai...

KERVEGUEN.—Voici M. de Folbert... Pas un mot de plus !

MAURICE.—Oh ! je ne me tairai pas !... Il faut qu'il me dise...

KERVEGUEN.—Silence, encore une fois ! C'est à moi de l'interroger.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, FOLBERT.

FOLBERT.—Mon cher amiral, vos invités vous réclament...

KERVEGUEN.—Un mot d'abord, s'il vous plaît, monsieur de Folbert !

FOLBERT.—Volontiers, cher amiral. (*A part.*) Que s'est-il donc passé ici?... Et quel est cet homme ? Son visage ne m'est pas inconnu...

KERVEGUEN.—Cette parure que vous m'avez vendue...

FOLBERT (*à part*).—Cette parure !...

KERVEGUEN.—Est-ce un joyau de famille ?... ou bien en avez-vous fait l'acquisition ?

FOLBERT (*après une légère hésitation*).—J'en ai fait l'acquisition.

MAURICE.—Tout récemment ?

FOLBERT (*le regardant fixément avec aplomb*).—Pourquoi cette question ? Et de quel droit m'interrogez-vous ?

MAURICE (*d'un accent févreux et animé*).— Parce que cette parure appartenait à ma mère, et qu'elle a été volée par l'assassin du banquier-Duromé !

FOLBERT (*pâlissant et avec une agitation contrainte*). — Hein ?... Quoi ? L'assass... Mais qui donc êtes-vous, pour supposer ?

MAURICE. — Qui je suis-je ? L'homme accusé...

HENRI (*bas*). — Maurice !...

MAURICE. — Et condamné injustement comme l'auteur de ce double crime !

FOLBERT (*à part*). — Lui !... c'est lui !

MAURICE. — Mais vous m'aidez, monsieur, à faire découvrir le vrai coupable...

FOLBERT (*effrayé*). — Moi !... comment ?

MAURICE. — En nommant celui de qui vous tenez cette parure...

FOLBERT. — N'est-ce que cela ?... (*Reprenant son aplomb.*) Assurément, mon garçon, si cela peut te servir, je ne demanderais pas mieux... mais par malheur, cela m'est impossible.

MAURICE. — Pourquoi ?

FOLBERT. — Parce que... je ne le connais pas... J'ai acheté cet écrin à Londres... d'un étranger... un Portugais... je crois, dont je ne sais plus même le nom... Ah ça ! mais quelle preuve astu que ces diamants soient les mêmes !...

MAURICE. — Une preuve irrécusable... Ce bracelet contient un secret...

FOLBERT (*effrayé*). — Un secret !...

MAURICE. — Sous le médaillon, qui s'ouvre... là se trouve un nom... celui de ma mère, et la devise de notre famille !...

KERVEGUEN (*qui a pris le bracelet et qui l'a ouvert sur l'invitation muette de Maurice*). — Les voilà... Amélie !... marquise de Rochebrune... Dieu seul nous sauve ! (*Mouvement général. — A Maurice, d'une voix émue.*) Quoi !... vous vous appelez...

MAURICE. — Maurice de Rochebrune... Et voi-

une agitation con-  
assass... Mais qui  
?   
l'homme accusé...

justement comme

c'est lui !

erez, monsieur, à  
e...

comment ?

lui de qui vous

a?... (*Reprenant*  
un garçon, si cela  
rais pas mieux...  
impossible.

le connais pas...

d'un étranger...

je ne sais plus

quelle preuve as-  
nêmes !...

usable... Ce bra-

t !...

n, qui s'ouvre...

ma mère, et la

racelet et qui l'a

Maurice).—Les

Rochebrune...

ement général.—

Quoi !... vous

brune... Et voi-

là pourquoi je ne voulais pas me nommer...  
Plutôt que d'imprimer une tache au blason de  
ma famille, je me suis tu, j'ai courbé la tête...

HENRI.—Ah ! mon père ! le croirez-vous en-  
core voleur et assassin ?

KERVEGUEN.—Mon enfant, cette preuve qui  
peut le rendre innocent à nos yeux, ne suffit pas  
devant la justice !...

FOLBERT.—Non, certes... Et en présence de  
tant d'autres témoignages...

MAURICE (*avec rage et un délire toujours crois-*  
*sant*).—Non, dites-vous ? Mais que faut-il donc  
alors ?... Faut-il que Dieu ressuscite ce malhea-  
reux, lâchement assassiné ?... Oui ! oui ! à ma  
voix, devant les juges, il viendra témoigner de  
la vérité... Vous serez là... monsieur le mar-  
quis... vous y serez tous... Dieu seul nous  
sauve... Oui... c'est ma devise... Viens ! Du-  
romé, sors de la tombe pour proclamer mon  
innocence, et désigner le coupable !...

KERVEGUEN.—Sa tête s'égarè...

FOLBERT (*à Kerveguen*).—Le pauvre diable est  
fou ! (*Tous les inviés rentrent.*)

MAURICE.—Le jour est venu... enfin !... Un  
forçat, moi ?... Non... un martyr !... C'est un  
triomphe qu'on me prépare !... Voyez, ils vien-  
nent en pompe me chercher au bagne... Et ces  
acclamations... ces chants... Pas encore...  
allez d'abord, allez dire à M. de Kerveguen que  
je suis innocent... à Henri qui n'a jamais douté  
de moi !... Ah ! tant d'ivresse, tant d'honneur  
après tant de honte, c'est trop... Grâce !... jus-  
tice !... Ah !... (*Il tombe évanoui.*)

HENRI (*se précipitant sur lui*).—Ah !

KERVEGUEN.—Arrête, mon enfant !

MARCEL (*accourant avec d'autres serviteurs*). —

Ah ! mon Dieu ! qu'y a-t-il ?

KERVEGUEN (*à Marcel*). — Qu'on donne des soins à cet homme. (*À part.*) Pourquoi donc M. de Folbert a-t-il paru troublé ?... J'éclaircirai cette affaire...

FOLBERT (*à part*). — Il faut que cet homme reste fou, ou qu'il meure !...

RIDEAU.

le th  
plan  
pro  
opp  
ban  
quel

FAU  
— Gu  
our.  
j'étais  
loger  
le har  
de rep  
sou da  
qui, je  
J'ai dé  
Il bo  
toujou  
présen  
Pendan  
sorti..

MAR  
C'est ce

ACTE V.

LA MÉPRISE.

autres serviteurs). —  
? —  
— Qu'on donne des  
(t.) Pourquoi donc  
publé?... J'éclair-

t que cet homme

Le théâtre représente un jardin : à gauche, au deuxième plan, un pavillon, élevé de plusieurs marches, qui se prolonge dans la coulisse, à gauche, et dont la face opposée au public donne sur la rivière ; à droite, un banc de pierre ; au fond, des charmilles, au delà desquelles est la rivière.

SCÈNE PREMIÈRE.

FAUSTIN, *seul.*

FAUSTIN (*assis sur le banc et se versant à boire*). — Gueusard de Marcel, va !... Me jouer un pareil tour, à moi, son parrain !... Abuser de ce que j'étais un peu dans les brouillards pour me déloger de ce pavillon, et me fourrer là-bas, dans le hangar, sans seulement me laisser le temps de reprendre mon petit magot, amassé sous par sou dans ma cachette !... Mais je le reprendrai... oui, je le reprendrai, et que ça ne tardera pas !... J'ai déjà essayé cette nuit... Voyons, du cœur !... (*Il boit.*) C'est drôle, j'ai beau boire... J'ai toujours le gosier en feu !... (*Se levant.*) A présent... (*Il va vers le pavillon en trébuchant.*) Pendant que le malade dort et que le filleul est sorti...

SCÈNE II.

FAUSTIN, MARCEL.

MARCEL (*paraissant sur le seuil du pavillon*). — C'est ce qui vous trompe, mon parrain...

FAUSTIN (*reculant*).—Marcel !

MARCEL.—Sorti, c'est vrai, mais rentré par l'autre porte. (*il montre la gauche.*) Ah ça, qu'est-ce que vous voulez donc faire là-dedans ?

FAUSTIN (*embarrassé*).—Moi... petit?... Je veux savoir des nouvelles du malade.

MARCEL. Merci pour lui, ça va mieux ; la nuit a été diantrement agitée ; mais il repose maintenant, et le médecin a répondu de lui.

FAUSTIN.—Qu'est-ce que ça me fait à moi ?

MARCEL.—Comment ? mais vous me disiez tout à l'heure...

FAUSTIN.—Je dis... je dis que s'il se porte bien il est temps qu'il déguerpisse !... Je veux ma chambre, moi, je la reveux, et tout de suite, et avec tout ce qui est dedans... Lui et toi, je vous flanque à la porte... Oh ! c'est mon droit !... je suis propriétaire !...

MARCEL (*se posant devant lui*).—Ah ! c'est comme ça !... Eh bien, essayez donc un peu... on verra si vous avez le moyen...

FAUSTIN (*trébuchant*).—Oui, que j'en ai des moyens... Je suis propriétaire !

MARCEL.—Est-il devenu crétin, hein ?

FAUSTIN.—Chrétien?... Oui, que je suis un bon chrétien... C'est égal... je veux et je reveux...

MARCEL.—Sa chambre... il y tient !... C'est bon... on vous la payera, votre chambre...

FAUSTIN.—Ah?... C'est différent, mon petit Marcel... si tu as tant seulement deux bons écus...

MARCEL.—Il n'est pas avare, non ! il ne l'est pas. (*Tirant l'argent de sa poche.*) Tenez, les voilà.

FAUSTIN (*qui a pris l'argent, à part*).—Je les mettrai avec les autres.

MA  
nuit d  
FAU  
pelle l

MAR  
FAU  
pelle !

MAR  
FAUS  
MAR

taire !  
Ne vou  
Car, v

filleur,  
d'heure  
FAUS  
MARC

Poccasio  
(Montra  
Il faut  
Hon !...  
rentre d

FAUST  
nir !...  
aux juge  
l'ai pas d  
ques et à  
C'est dep  
que, pou  
son front  
riche...  
boire.) Bu

MARCEL.—Mais n'y revenez plus, comme la nuit dernière, rôder autour de M. Maurice.

FAUSTIN (*tressaillant*).—Maurice!... Il s'appelle Maurice!

MARCEL.—Eh bien, oui.

FAUSTIN.—Maurice!... Oui... je me rappelle!... ces traits!...

MARCEL.—Qu'est-ce qu'il a donc?

FAUSTIN.—Lui! le condamné!

MARCEL.—Chut!... Voulez-vous bien vous taire!... Est-ce qu'on crie ça sur les toits?... Ne vous avisez pas de le dénoncer au moins... Car, voyez-vous, aussi vrai que je suis votre filleul, mon parrain passerait un mauvais quart d'heure.

FAUSTIN (*intimidé*).—Ah! petit...

MARCEL (*d'un air menaçant*).—C'est que dans l'occasion, dame!... Je vais voir s'il est réveillé... (*Montrant le poing à Faustin.*) Hon!... (*A part.*) Il faut lui parler comme à un enfant. (*Haut.*) Hon!... (*Faustin effrayé baisse la tête.*—*Marcel rentre dans le pavillon.*)

### SCÈNE III.

FAUSTIN, *seul*.

FAUSTIN.—Maurice!... Oui... Quel souvenir!... Il était venu cette nuit-là... Je l'ai dit aux juges... l'autre aussi était venu... et je ne l'ai pas dit!... Il me l'avait défendu, lui... à Jacques et à moi... et il nous avait donné de l'or... C'est depuis ce temps-là (*montrant la bouteille*) que, pour m'étourdir... (*Passant la main sur son front.*) Ah bah! des bêtises!... Je suis riche... mon trésor grossit... (*Il se verse à boire.*) Buons!...

SCÈNE IV.

FAUSTIN, FOLBERT.

FOLBERT (*qui s'est glissé au fond par les charnelles, arrivant près de lui et lui retenant le bras*).  
— Faustin !

FAUSTIN (*saisi*). — Monsieur de Folbert !

FOLBERT. — Plus bas !... il n'est pas bon qu'on sache que je suis ici. Tu as donc hébergé quelqu'un depuis hier ?

FAUSTIN. — Pas moi ! c'est mon garnement de filleul...

FOLBERT. — Où cela ?

FAUSTIN. — Là... dans ce pavillon.

FOLBERT. — On ne m'a pas trompé... (*Haut*).  
Et cet homme... dans quel état est-il ce matin ?

FAUSTIN. — Mieux.

FOLBERT (*à part*). — Ah ! malheur ! (*Haut*).  
Et que fait-il maintenant ?

FAUSTIN. — Il est couché... il dort !

FOLBERT (*à part*). — J'ai du moins quelques instants de répit. (*Haut*). Mais ton filleul Marcel ?

FAUSTIN. — Il est rentré là.

FOLBERT (*mystérieusement*). — S'il faut l'en croire... il t'a confié un portefeuille ?

FAUSTIN. — Ah ! oui... le portefeuille... rouge.

FOLBERT. — C'est cela !

FAUSTIN. — Celui de M. Duromé ?

FOLBERT (*tressaillant*). — Duromé !... Quoi ? tu sais ?

FAUSTIN. — J'ai lu le nom.

FOLBERT. — Le nom de Duromé ?

FAUSTIN. — Dans l'intérieur... en lettres d'or.

FOLBERT (*à part*). — Malédiction !... Voilà ce

que j  
le faut  
FAU  
FOLB  
FAU  
que j'a  
FOLB  
FAU  
FOLB  
FAU  
pas...  
FOLB  
repris s  
de ce r  
portefe  
mon n  
plus à l  
de tout  
reste-il  
dre ? Il  
Ecoute-  
Forçat  
être dér  
FAUS  
FOLB  
plusieur  
Peut être  
aussi, d  
paru ch  
as décl  
parjure.  
FAUST  
FOLBE  
FAUST  
FOLBE  
traire à

que j'ignorais !... (*Haut.*) Ce portefeuille, il me le faut, à l'instant même... Où est-il ?

FAUSTIN.—Dans le pavillon.

FOLBERT.—Là ?

FAUSTIN.—Oui... caché... avec... avec ce que j'ai de plus précieux...

FOLBERT.—Caché, dis-tu ?

FAUSTIN.—Dans l'armoire, à droite du lit...

FOLBERT.—Près de Maurice ?

FAUSTIN.—Près de moi... Mais ne le dites pas... oh ! ne le dites pas !

FOLBERT (*à part*).—Près de Maurice qui a repris sa raison... qu'un seul mot de Marcel ou de ce misérable peut éclairer... Et là, dans ce portefeuille... cette fausse lettre de change... mon nom... Oh ! je serais perdu... Il n'y a plus à hésiter... le moment est venu de jouer de tout pour le tout !... (*Haut.*) Faustin, te reste-il assez d'intelligence pour me comprendre ? Il s'agit de ta fortune ou de ta perte... Ecoute-moi... Hier, Maurice a fait un éclat... Forçat évadé, il peut, d'un moment à l'autre, être dénoncé et arrêté... tu entends ?

FAUSTIN (*hébété*).—Oui... arrêté.

FOLBERT.—S'il parle, par un hasard fatal, plusieurs indices peuvent me compromettre... Peut-être viendrait-on à découvrir que, moi aussi, dans cette terrible nuit du 15 février, j'ai paru chez le banquier Duromé ; et comme tu as déclaré le contraire, on te poursuivra comme parjure.

FAUSTIN.—Parjure !

FOLBERT.—La peine est celle des galères.

FAUSTIN.—Miséricorde.

FOLBERT.—Eh bien, moi seul, je puis te soustraire à ce danger...

FAUSTIN (*chancelant*). — Que voulez-vous de moi ?

FOLBERT. — Tu as du courage, n'est-ce pas ?

FAUSTIN. — Du courage ?... (*Regardant sa bouteille.*) J'en aurai.

FOLBERT. — Dès qu'il fera nuit, tu entreras là... (*Voyant que Faustin chancelle.*) Mais tiens-toi donc debout, malheureux !... (*Il le secoue rudement.*)

FAUSTIN. — Oui... entrer là...

FOLBERT. — Armé...

FAUSTIN. — Armé... pourquoi ?

FOLBERT (*avec force*). — Il me faut ce portefeuille, te dis-je !... Mais il me faut aussi...

FAUSTIN. — Quoi donc ?

FOLBERT. — Mais tu ne comprends donc pas ?... (*A part.*) Fou que je suis !... m'en reposer sur cette brute !... Non, moi-même... moi seul...

FAUSTIN. — Vous me disiez...

FOLBERT. — Il suffit... Donne-moi ton passe-partout... Il est possible que je revienne cette nuit.

FAUSTIN. — Vous ! Seigneur Dieu ! que voulez-vous faire ?...

FOLBERT. — Ne t'en inquiète pas... Tu couches dans le hangar, de l'autre côté de ce pavillon ?... N'en bouge pas... Mais ton filleul ?

FAUSTIN. — Il logeait dans le voisinage.

FOLBERT. — Le malade n'a plus besoin de lui... renvoie-le sur-le-champ... Et quoi qu'il advienne ensuite, ne t'étonne de rien... Il ne serait pas étrange qu'on apprît, par hasard, demain matin, qu'un condamné, traqué par la justice, et encore sous le coup d'une exaltation de la fièvre, eût voulu échapper au bagne par un suicide.

FAUSTIN. — Hein ?... que dites-vous là ?

FOLBERT. — Ce qui peut arriver tous les jours... Ton devoir, à toi, c'est d'être aveugle, muet et sourd... Qu'on ne sache pas surtout que je suis venu ici...

FAUSTIN (*d'une voix sourde*). — Comme autrefois... chez M. Duromé !...

FOLBERT. — Malheureux ! assez de souvenirs... Ton salut, je te le répète, dépendra de ta docilité et de ton silence... Tiens, en voilà d'avance le prix. (*Il lui jette une bourse.*)

FAUSTIN (*s'inclinant*). — De l'or !... Vous êtes mon maître ! (*Folbert sort en lui faisant un nouveau signe de discrétion.*)

SCÈNE V.

FAUSTIN, puis MARCEL.

FAUSTIN (*seul*). — En voilà des mystères !... Le brouillard s'épaissit... Ce que je vois de plus clair, c'est qu'il faut sauver mon trésor... oui... cette nuit, avant que personne ne pénètre là... (*Montrant la bourse.*) Encore de beaux louis à y ajouter... (*Comptant.*) Cinq et cinq : dix, et cinq...

MARCEL (*qui vient d'entrer, tendant la main*). — Quinze... excusez du peu !...

FAUSTIN. — Au voleur !... (*Reconnaissant Marcel.*) Ah ! c'est toi, gredin !

MARCEL. — Que vous êtes donc gentil, mon parrain, de m'amasser comme ça un héritage !

FAUSTIN. — Oui, comptes-y !... Je te déshérite, si tu ne m'obéis pas à l'instant même.

MARCEL. — Qu'est-ce qu'il y a pour votre service ?

FAUSTIN. — Va te coucher.

MARCEL.—Tiens ! j'allais vous dire la même chose !... M. Maurice va venir prendre l'air... par ici, débarrassez-moi le jardin...

FAUSTIN.—Moi ! le propriétaire !...

MARCEL.—Au hangar, le propriétaire, vite !

FAUSTIN.—Drôle !

MARCEL (*d'un air menaçant*).—Hon !...

FAUSTIN (*baissant la tête*).—Eh bien oui, que j'y rentre !

MARCEL.—Et qu'on ne vous revoie plus jusqu'à demain matin.

FAUSTIN (*à part*).—Alors... j'aurai repris mon trésor ! (*Il sort lentement par le premier plan, à gauche.*)

SCÈNE VI.

MARCEL, puis MAURICE.

MARCEL.—Il est encore plus abruti que je ne croyais.

MAURICE (*paraissant à la porte du pavillon*).— Marcel !

MARCEL.—Ah ! monsieur Maurice ! (*Allant à lui.*) Eh bien, êtes-vous un peu remis ?

MAURICE (*avec abattement*).—Oui... Après le choc terrible que j'ai reçu, ma raison engourdie commence à renaître... Je pense... je me souviens !...

MARCEL (*donnant le bras à Maurice, qui descend les marches et traverse le théâtre*).—Ah ! dame, la crise a été rude !...

MAURICE.—Ah !... pourquoi m'a-t-on rappelé à moi-même ?... Ce médecin... à quel beau rêve il m'a arraché !... J'étais heureux, réhabilité !... et maintenant, me voilà retombé dans mon abaissement !... Ah ! c'était la folie !...

s dire la même  
prendre l'air...  
n...  
ire !...  
riétaire, vite !

-Hon !...  
h bien oui, que  
vevoie plus jus-

j'aurai repris  
par le premier

CE.  
abrut : que je ne  
du pavillon).—

rice ! (*Allant à*  
remis ?

Oui... Après le  
aison engourdie  
ense... je me

urice, qui des-  
théâtre).—Ah !

a-t-on rappelé  
à quel beau  
heureux, réha-  
à retombé dans  
la folie !...

MARCEL.—Ayez bon espoir, monsieur Maurice...

MAURICE.—Et Henri ?... L'as-tu revu ?

MARCEL.—Oui, monsieur Maurice... Il voulait savoir de vos nouvelles toutes les heures... je lui en ai porté ce matin.

MAURICE.—Qu'a-t-il dit ?

MARCEL.—Rassuré sur votre santé, il m'a remis ce petit mot pour vous. (*Il tire une lettre de sa poche.*)

MAURICE.—Donne ! (*Lisant.*) “ Cher Maurice, nous ne perdons pas un instant ; mon père croit enfin à ton innocence ”...

MARCEL.—Oui, oui, il avait l'air très touché, le monstre !... c'est-à-dire le brave homme... car c'est un brave homme !

MAURICE (*lisant*).—“ Il est allé à Versailles pour obtenir du roi la revision de ton procès...” Ah ! puisse-t-il réussir ! (*Lisant.*) “ Mais jusque-là, il serait imprudent de te découvrir... ta retraite n'est pas assez sûre... et M. de Folbert peut la soupçonner...” (*S'interrompant.*) Que m'importe ! Si je n'avais que lui à craindre...

MARCEL.—Ne vous y fiez pas ; il se manigance quelque chose... Tout à l'heure j'ai entendu mon ivrogne de parrain qui jacassait tout bas avec quelqu'un, et il a de l'or plein ses poches.

MAURICE.—Achevons. (*Il lit.*) “ Il faut quitter le pavillon que tu habites ; tiens-toi prêt ce soir même... Tout est concerté avec Marcel... Nous prendrons un chemin qui ne laisse pas de traces... une barque t'attendra sous les fenêtres du pavillon...”

MARCEL (*montrant la rivière*).—Là-bas, à l'ombre des saules... une fenêtre à hauteur d'appui... c'est facile. (*Nuit.*)

MAURICE (*lisant*).—“ Je serai sur le rivage, à quelque distance, prêt à te conduire dans un asile sûr.”

MARCEL.—Voilà la nuit !... Il n’y a pas de temps à perdre... d’un instant à l’autre, on peut faire une descente ici...

MAURICE (*au fond, à gauche*).—Eh mais !... Ne vois-tu rien, là-bas ?...

MARCEL (*regardant*).—Attendez donc... Oui, c’est le batelier... il approche doucement de l’endroit indiqué... il s’arrête devant la fenêtre... Voilà le moment !

MAURICE.—Personne aux environs ?...

MARCEL.—Personne.

MAURICE.—Et ton parrain ?

MARCEL.—Il cuve son vin dans le hangar. Allez !

MAURICE.—Mais Henri ?... Il est seul ?

MARCEL.—Je vais le rejoindre.

MAURICE.—Va vite... et attendez-moi. (*Il entre dans le pavillon.*)

MARCEL (*seul. La nuit e t tout à f it venue*).—Allons vite... (*Il va pour sortir par le fond ; s’arrê ant.*) Hein ! (*Prêtez l’oreille.*) Il me semblait avoir entendu... Non, personne. N’importe ! prenons par ici... c’est le plus court. M. Maurice viendra par l’autre porte du pavillon ! (*Il sort à droite par le premier plan.*)

SCÈNE VII.

FOLBERT, *seul*.

FOLBERT (*enveloppé d’un manteau et tenant une lampe sourde. Il paraît au fond, à droite*).—Tout est calme... Faustin a suivi mes instructions...

il s'es  
lon..  
la pre  
ver...  
froid.  
cas de  
entron  
Pas de

MARC  
MAR  
été au-  
ré... v  
avec lu  
HENR  
MARC  
un coup  
HENR  
MARC  
FOLBE  
(feuille.)  
MARC  
FOLBE  
dace !  
HENR  
MARC  
FOLBE  
à la rec  
prévenir  
arrêté, l  
HENRI  
FOLBE

sur le rivage, à  
nduire dans un  
Il n'y a pas de  
l'autre, on peut  
—Eh mais !...  
z donc... Qui,  
doucement de  
ant la fenêtre...

rons ?...

us le hangar.

st seul ?

ndez-moi. (Il

f it venue).—

par le fond ;

e.) Il me sem-

sonne. N'im-

e plus court.

orte du pavil-

r plan.)

et tenant une

droite).—Tout

structions...

il s'est retiré... Marcel aussi... Voici le pavil-  
lon... tout ce qui peut me perdre... l'homme et  
la preuve sont là !... Un seul coup peut me sau-  
ver... J'ai tout prévu... il ne me faut que du sang-  
froid... Ce pistolet à côté de lui... cet autre, en  
cas de malheur... Allons, pas de faiblesse...  
entrons !... (Il prend le passepartout et ouvre.)  
Pas de lumière. Allons ! (Il entre.)

SCÈNE VIII.

MARCEL, HENRI, puis FOLBERT, puis MAURICE.

MARCEL (à Henri).—Est-ce heureux que j'aie  
été au-devant de vous !... Vous vous étiez éga-  
ré... vous feriez mieux de vous embarquer ici,  
avec lui.

HENRI.—Où suis-je donc ?

MARCEL.—Voici le pavillon, et... (On entend  
un coup de feu.)

HENRI.—Ah ! mon Dieu !

MARCEL.—Qu'est-ce que c'est que ça ?...

FOLBERT (sortant du pavillon avec le porte-  
feuille).—Je le tiens ! et maintenant...

MARCEL.—Qui va là ?...

FOLBERT.—Quelqu'un !... (A part.) De l'au-  
dace !

HENRI.—Monsieur de Folbert !

MARCEL.—Qu'y a-t-il donc ?

FOLBERT.—Un affreux malheur !... On était  
à la recherche du condamné !... j'ai voulu le  
prévenir... Mais dans son trouble... se croyant  
arrêté, le malheureux !...

HENRI.—Eh bien ?...

FOLBERT.—Il s'est tué...

HENRI.—Tué! Ah! Maurice!... Maurice!  
(*Il court vers le pavillon.*)

MAURICE (*au fond*).—Henri!... Marcel! (*Maurice paraît sur la barque.*)

HENRI.—Ah! Maurice!... Vivant!

FOLBERT (*stupéfait*).—Maurice!... Qui donc ai-je tué? (*Marcel entre dans le pavillon.*)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, KERVEGUEN, et DES SERVITEURS apportant des flambeaux. Le théâtre s'éclaire.

KERVEGUEN.—Quel est ce tumulte? C'est un ordre de paix que j'apporte ici... Monsieur de Rochebrune, Sa Majesté m'a accordé ma demande; votre procès sera revisé, et vous êtes libre sous caution.

MAURICE.—Ah! monsieur!

MARCEL (*sortant tout effaré du pavillon*).—Ah! mon pauvre parrain!... assassiné!...

TOUS.—Assassiné!...

MARCEL (*montrant Folbert*).—Et voilà l'assassin!...

KERVEGUEN (*apercevant Folbert*).—Monsieur de Folbert!

MARCEL.—Une fière canaille, allez, mon amiral!... Ce n'est pas à mon parrain qu'il en voulait, c'était à M. Maurice.

FOLBERT.—Moi! et pourquoi?

FAUSTIN (*tout sanglant, paraissant sur la porte du pavillon, et se soutenant à peine*).—Pour voler le portefeuille rouge!...

FOLBERT (*reculant*).—Ah!

FAUSTIN.—Celui de... de Duromé!... (*Il retombe et meurt.*)

MAURICE.—Duromé ! (*Il s'élançe vers Folbert ; M. de Kerueguen l'arrête et fait signe à deux seruiteurs qui se jettent sur Folbert, et lui prennent le portefeuille.*)

MAURICE.—Voyez, amiral, voyez... Le reçu des quarante mille francs doit s'y trouver... le prix de la parure... la preuve de mon innocence !

KERVEGUEN.—Le voilà ! (*Retirant un autre papier.*) Et cette lettre de change ! (*A Folbert.*) De vous !

FOLBERT.—Tout est perdu !... (*Il profite d'un moment où il est libre, et tire de sa poche un autre pistolet pour se tuer.*)

KERVEGUEN (*faisant signe aux hommes qui l'entourent*).—Arrêtez !... Cet homme est réservé à la justice !... Qu'il vive assez, marquis de Rochebrune, pour faire éclater votre innocence !

MAURICE (*les yeux au ciel*).—Notre devise est sainte, ô ma mère ! “ Dieu seul nous sauve ! ”

MARCEL (*à Folbert*).—Ah ! brigand ! te voilà pris !... Ah ! dans ma joie... je crois que j'embrasserai... l'orang-outang !

RIDEAU.

